

Les Aventures d'Alice au pays des merveilles

Carroll, Lewis (1832-1898). Les Aventures d'Alice au pays des merveilles. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

15

cent.

LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

32

Aventures d'Alice au Pays des Merveilles

(fin)



LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, Paris (6^e)

LE VOLUME, 15 CENT.; FRANCO, 20 CENT.; ÉTRANGER, 25 CENT.

LES LIVRES ROSES

∞ VOLUMES PARUS ∞

Nos

1. — Contes d'Enfants (7 contes).
2. — Cendrillon, et autres Contes (6 contes).
3. — Voyage de Gulliver à Lilliput.
4. — Contes de Grimm (6 contes).
5. — Aladin et la Lampe merveilleuse.
6. — Gulliver chez les Géants.
7. — Sindbad le Marin.
8. — Histoires d'Animaux (9 histoires).
9. — Contes d'Afrique (6 contes).
10. — Le Nain jaune, et autres Contes (3 contes).
11. — De Janvier à Décembre.
12. — Les Enfants dans les Bois, et autres Contes.
13. — Fables d'Ésope.
14. — La Rose magique.
15. — Contes fabuleux de la Grèce antique (6 contes).
16. — Budge et Toddie.
17. — Ivanhoé.
18. — La Petite Blanche-Neige, et autres Contes.
19. — Au Pays des Merveilles (3 contes).
20. — Le Tailleur fou et le Calife Cigogne.
21. — Le Roi Arthur et les Chevaliers de la Table-Ronde.
22. — Le Géant aux Cheveux d'or (3 contes).
23. — La Princesse volée.
24. — La Sirène ou le Palais sous la mer.
25. — Les Mauvais Tours de Goupil le Renard.
26. — Le Sapin merveilleux.
27. — Les Cygnes sauvages.
28. — Aventures du baron Munchausen.
29. — Un Dimanche au Jardin des Plantes.
30. — Le Renard nigaud et la petite Poule avisée.
31. — Aventures d'Alice au Pays des Merveilles.

Pour paraître le 7 mai 1910.

N° 33. — **Robinson Crusoë** (1^{re} partie).

LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

Collection Stead

AVENTURES D'ALICE au Pays des Merveilles

(Fin)

Par Lewis CARROLL.

Adaptation française par B. H. GAUSSERON,
Agrégé de l'Université.



25 GRAVURES

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS
43-47, rue Montparnasse. — Succursale : rue des Écoles, 58.

29 2024 395

Pour paraître le 7 mai : N° 33. — Robinson Crusoé
(1^{re} Partie).

— 21 — : **N° 34. — Robinson Crusoé**
(Fin).

Alice au Pays des Merveilles

(Suite et fin)



CHAPITRE VIII. — LE JEU DE CROQUET DE LA REINE

Un grand rosier croissait à l'entrée du jardin ; les roses qu'il portait étaient blanches, mais trois jardiniers s'occupaient activement à les peindre en rouge. Alice trouva la chose très curieuse et, comme elle s'approchait pour mieux voir une opération si étrange, elle entendit l'un des jardiniers qui disait :

— « Faites-donc attention, Cinq ! Ne m'éclaboussez pas de peinture comme ça ! »

— « Ce n'est pas de ma

faute, » grommela Cinq. « Sept m'a poussé le coude. »

Sept leva les yeux de son travail et dit : — « C'est bien ça Cinq ! Avec lui, c'est toujours la faute des autres ! »

— « Vous feriez mieux de ne pas tant parler, » reprit Cinq. « Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu la Reine dire que vous méritiez d'être décapité. »

— « Pourquoi ? » dit celui qui avait parlé le premier.

— « Ce n'est pas votre affaire, Deux, » déclara Sept.

— « Si, c'est son affaire, » reprit Cinq; « et je vais le lui dire. C'était pour avoir donné à la cuisinière des oignons de tulipe, au lieu d'oignons à manger. »

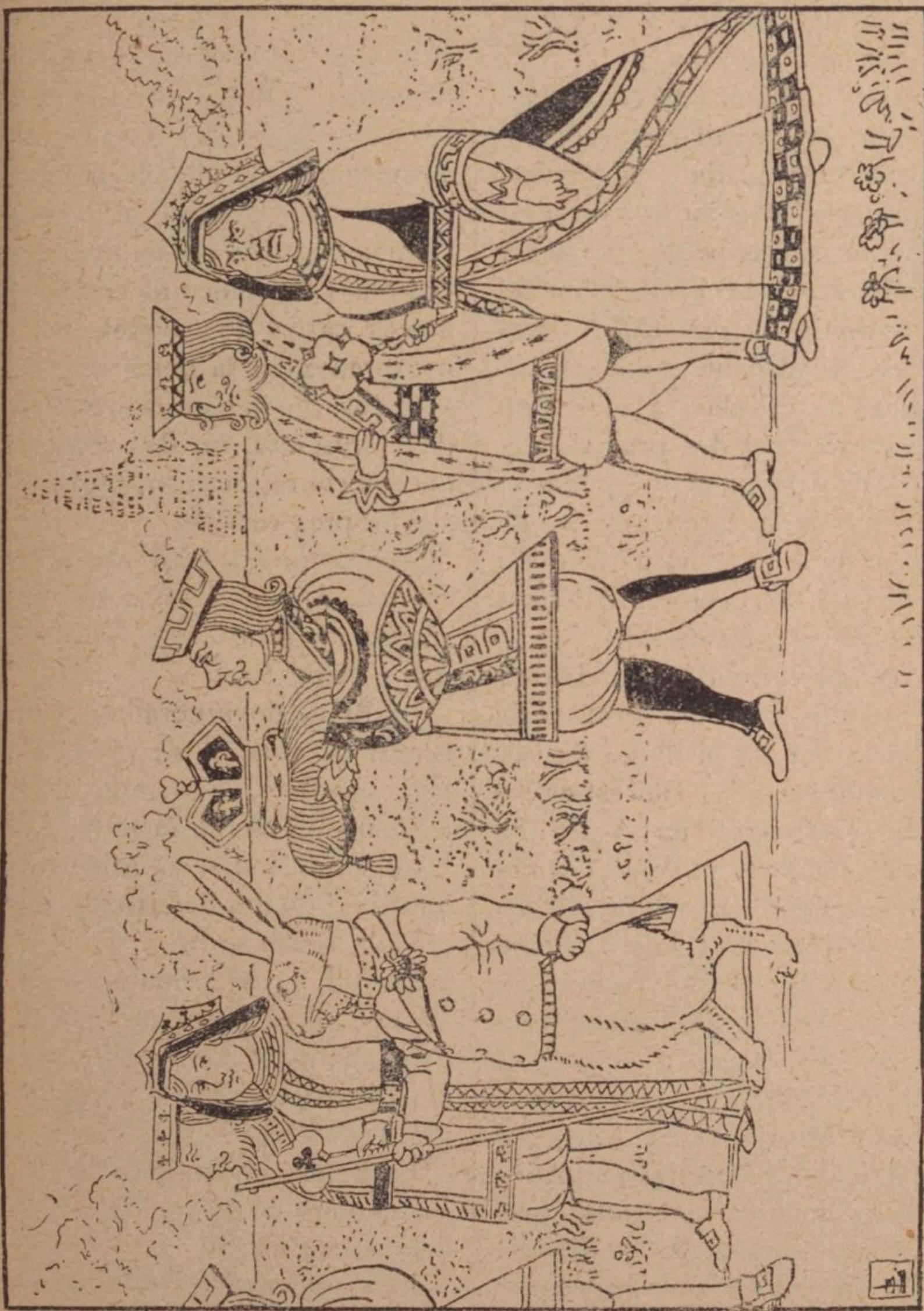
Sept jeta son pinceau à terre, et il commençait : — « Vrai ! de toutes les choses injustes que.... » lorsque ses yeux tombèrent sur Alice qui les regardait tous les trois, et il s'arrêta brusquement. Les autres la virent aussitôt et s'inclinèrent très bas.

— « Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, » demanda-t-elle timidement, « pourquoi vous peignez ces roses ? »

Cinq et Sept ne dirent rien, mais regardèrent Deux, qui prit la parole d'une voix basse : — « Eh bien, le fait est, voyez-vous, Miss, que ce rosier-ci devrait être un rosier à roses rouges, et nous avons planté par erreur un rosier à roses blanches ; or, si la Reine s'en apercevait, elle nous ferait couper la tête à tous les trois, vous savez. Alors vous voyez, Miss, nous faisons de notre mieux, avant qu'elle arrive.... » A ce moment, Cinq, qui regardait avec inquiétude à travers le jardin, cria : — « La Reine ! la

Reine ! » et les trois jardiniers se jetèrent immédiatement à plat ventre. On entendit le bruit d'un grand nombre de pas, et Alice se retourna, impatiente de voir la Reine.

En tête s'avançaient dix soldats armés de bizarres massues à trois têtes, semblables à des trèfles ; ils avaient tous la taille et la carrure des trois jardiniers, plats et rectangulaires comme eux, avec les bras et les jambes attachés aux angles. Après eux, dix courtisans, ornés de diamants sur toutes les coutures et allant deux par deux, comme les soldats. On voyait ensuite les enfants royaux ; ils étaient dix chers petits êtres, qui sautaient et gambadaient joyeusement par couples, la main dans la main, et tous ornés de cœurs. Puis les invités, dont beaucoup étaient Rois ou Reines et parmi lesquels Alice reconnut le Lapin Blanc : celui-ci s'empressait, parlait d'une voix nerveuse et saccadée, souriait à tout ce qu'on disait autour de lui ; il passa auprès d'elle sans la remarquer. Le Valet de Cœur suivait, portant la couronne du Roi sur un coussin de velours cramoisi ; enfin, fermant ce cortège gran-



LE CORTEGE ROYAL.

diose, venaient LE ROI ET LA REINE DE CŒUR.

Alice se demanda un instant si elle ne devait pas se prosterner le front dans la poudre, comme les trois jardiniers ; mais elle ne se rappelait pas avoir jamais entendu parler d'un tel cérémonial au passage des cortèges, royaux ou non. « D'ailleurs, se dit-elle, à quoi bon des cortèges et des processions, si tous les gens devaient se prosterner la face en terre, de manière à n'en rien voir du tout ? » Elle resta donc debout où elle était, et attendit.

Quand le cortège arriva en face d'elle, tous s'arrêtèrent pour la regarder, et la Reine dit sévèrement : — « Qui est-ce ? » Elle s'adressait au Valet de Cœur, lequel, pour toute réponse, s'inclina et sourit.

— « Imbécile ! » dit la Reine en secouant la tête avec impatience. Puis, se tournant vers Alice, elle reprit : — « Quel est votre nom, enfant ? »

— « Mon nom est Alice, s'il plaît à Votre Majesté, » dit Alice très poliment ; mais elle ajoutait en elle-même : — « Peuh ! tout cela n'est qu'un paquet de cartes, après tout. Je n'ai

pas besoin d'en avoir peur. »

— « Et qui sont ceux-ci ? » demanda la Reine en désignant les trois jardiniers prosternés autour du rosier ; car ils étaient à plat ventre, comme nous l'avons dit, et le dessin de leurs dos étant le même que celui des autres cartes du paquet, vous comprenez que la Reine ne pouvait pas distinguer si c'étaient des jardiniers, ou des soldats, ou des courtisans, ou trois de ses propres enfants.

— « Comment le saurais-je ? » repartit Alice, surprise de déployer un tel courage. « Ça ne me regarde pas ! »

La Reine devint cramoisie de fureur et, roulant des yeux de bête sauvage, elle cria : — « Qu'on lui coupe la tête ! »

— « Sottise ! » dit Alice très haut et d'un ton déterminé. Sur quoi la Reine se tut.

Le Roi posa la main sur le bras de son épouse et dit timidement : — « Considérez, ma chère, que ce n'est qu'une enfant ! »

La Reine lui montra le dos avec colère et dit au Valet : — « Retournez-les. »

Le Valet les retourna soigneusement du bout du pied.



LES JARDINIERS SAUTÈRENT DEBOUT ET MIRENT A FAIRE DE GRANDS SALUTS

— « Debout ! » dit la Reine d'une voix haute et perçante, et les trois jardiniers sautèrent instantanément sur leurs jambes et se mirent à faire de grands saluts au Roi, à la Reine, aux enfants royaux et à tous les autres.

— « Assez ! » ordonna la Reine. « Vous me faites tourner la tête ! » Puis, regardant le rosier, elle leur dit : — « Que faisiez-vous là ? »

— « S'il plaît à Votre Majesté, » répondit Deux en mettant un genou en terre, « nous étions en train de.... »

— « Je vois, » interrompit la Reine qui venait d'examiner les roses. « Qu'on leur coupe la tête ! »

Et le cortège se remit en marche, moins trois soldats, qui restèrent en arrière pour exécuter les trois jardiniers. Ces infortunés coururent à Alice en implorant sa protection.

— « Vous ne serez pas décapités, » dit Alice, et elle les mit dans un grand pot à fleur qui se trouvait près de là. Les trois soldats les cherchèrent de côté et d'autre pendant une ou deux minutes et, sans s'inquiéter davantage, suivirent tranquillement les autres.

— « Leurs têtes sont-elles coupées ? » leur cria la Reine.

— « Ils ont perdu la tête ! » répondirent en chœur les soldats.

— « C'est bien ! » approuva la Reine. « Savez-vous jouer au croquet ? »

Les soldats se turent et regardèrent Alice, car la question s'adressait évidemment à elle.

— « Oui ! » cria Alice.

— « Venez, alors ! » rugit la Reine ; et Alice se joignit au cortège, très curieuse de savoir ce qui allait arriver ensuite.

— « Il... il fait très beau ! » dit une voix timide à côté d'elle. Elle avait pour compagnon le Lapin Blanc, qui la regardait avec inquiétude.

— « Très beau, » dit Alice. « Où est la Duchesse ? »

— « Chut ! chut ! » fit le Lapin à voix basse et rapide. Il jeta un coup d'œil méfiant par-dessus son épaule et, se dressant sur la pointe des pieds, lui mit sa bouche près de l'oreille d'Alice en murmurant : — « Elle est sous le coup d'une condamnation capitale. »

— « A quel propos ? » dit Alice.

— « Avez-vous dit : « Quel



ALICE LES MIT DANS UN GRAND POT A FLEUR.

dommage ! » demanda le Lapin.

— « Non ; je n'ai pas dit ça. Je ne pense pas du tout que ce soit dommage. J'ai dit : « A quel propos ? » »

— « Elle a donné des gifles à la Reine.... » Alice laissa échapper un petit éclat de rire. — « Oh, chut ! » murmura le Lapin, l'air effrayé. « La Reine va vous entendre !... Elle était arrivée un peu tard, voyez-vous, et la Reine lui dit.... »

— « En place ! » cria la Reine d'une voix de tonnerre ; et les gens du cortège se mirent à courir dans toutes les directions en se heurtant les uns les autres ; néanmoins il ne leur fallut qu'une ou deux minutes pour se placer, et le jeu commença. Alice n'avait jamais vu de sa vie pareil terrain pour jouer au croquet ; ce n'était que sillons et crêtes ; on avait pour boules des hérissons vivants, et des flamants vivants pour maillets ; et les soldats devaient se courber en deux et se tenir sur le bout des pieds et des mains pour faire les arceaux.

Le plus difficile pour Alice, au début, fut de se servir de son flamant. Elle réussissait à lui relever assez commodément

le corps sous son bras, les jambes pendantes ; mais généralement, au moment où elle lui tenait le cou bien allongé et tendu pour donner avec la tête un coup au hérisson, ce cou et cette tête se retournaient et la regardaient en face d'un air si intrigué qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire. Et quand elle avait remis la tête du flamant en bonne position et qu'elle était de nouveau sur le point de frapper, il était réellement vexant de voir que le hérisson en boule s'était déroulé et se sauvait, rasant le sol. Outre cela, il y avait d'ordinaire une crête ou un creux de sillon devant elle partout où elle voulait envoyer son hérisson, et comme les soldats-arceaux ne faisaient que se lever et changer de place, Alice en vint rapidement à la conclusion que c'était un jeu véritablement très pénible.

Tous les joueurs jouaient en même temps, sans attendre leur tour ; ils ne cessaient de se disputer et se battaient même pour avoir les hérissons. La Reine ne tarda pas à être dans une colère folle. Elle allait et venait, frappant du pied et criant à peu près une fois par



LES HÉRISSEONS SE BATAIENT.

minute : « Qu'on lui coupe la tête ! ».

Alice commençait à se trouver très mal à l'aise. Sans doute elle n'avait encore eu aucune querelle avec la Reine, mais cela pouvait se produire d'une minute à l'autre. « Et alors, » pensait-elle, « qu'advient-il de moi ? On aime terriblement à décapiter les gens ici, et c'est merveille qu'il reste encore quelqu'un de vivant ! »

Elle regardait autour d'elle, dans l'espoir de trouver un moyen de s'échapper sans être vue, lorsqu'elle remarqua quelque chose de bizarre qui se dessinait dans l'air et qui l'intrigua beaucoup tout d'abord ; mais au bout d'un instant, elle reconnut que c'était un ricanement et elle se dit : — « C'est le Cheshire Chat ; je vais avoir quelqu'un à qui causer. »

— « Comment allez-vous ? » demanda le Chat, dès qu'il y eut assez de bouche visible pour qu'il pût parler.

Alice attendit que les yeux parussent et fit alors un signe de tête. — « Ce n'est pas la peine de lui parler, pensait-elle, avant que les oreilles soient venues, ou tout au moins l'une des

deux. » Au bout d'une minute, toute la tête était en vue. Aussitôt Alice déposa son flamant à terre et se mit à expliquer le jeu au Cheshire Chat, très heureuse d'avoir quelqu'un pour l'écouter. Le Chat, de son côté, semblait penser qu'il y avait assez de sa personne exposée, car il n'en montra pas davantage.

— « Je ne trouve pas du tout qu'ils jouent un jeu loyal, » commença Alice sur le ton de la plainte. « Ils se querellent tous si abominablement qu'on ne s'entend pas parler, et on dirait que cette espèce de croquet n'a point de règles ; en tout cas, s'il en a, personne ne les observe. Et puis, vous n'avez pas idée dans quelle confusion d'esprit ça vous jette, de ne jouer qu'avec des choses qui sont vivantes. Par exemple, l'arceau sous lequel je devais passer tout à l'heure était en train de se promener à l'autre bout du terrain, et j'aurais à l'instant croqué le hérisson de la Reine s'il ne s'était sauvé en voyant arriver le mien ! »

— « Est-ce que la Reine vous plaît ? » demanda le Chat à voix basse.

— « Pas du tout, » dit Alice.

« Elle est tellement... » A ce moment, elle s'aperçut que la Reine était tout près derrière elle et l'écoutait; elle continua donc: « ... sûre de gagner, que ça ne vaut guère la peine de finir la partie. »

La Reine sourit et passa.

— « A qui parlez-vous ? » dit le Roi en s'approchant d'Alice et en regardant la tête de Chat avec une grande curiosité.

— « C'est un ami à moi — un Cheshire Chat, » dit Alice. « Permettez-moi de le présenter. »

— « Je n'aime pas du tout son air, » déclara le Roi. « Pourtant il peut baiser ma main, s'il veut. »

— « J'aime autant pas, » fit le Chat.

— « Ne soyez pas impertinent, » dit le Roi, « et ne me regardez pas comme ça, » ajouta-t-il en se mettant derrière Alice.

— « J'ai lu dans un livre, mais je ne me rappelle plus lequel, » reprit Alice, « qu'un chien regarde bien un Évêque; pourquoi un chat ne regarderait-il pas un Roi ? »

— « C'est bon; mais ça n'empêche pas qu'il faut l'enlever de là, » décida le Roi; et comme la

Reine repassait près d'eux, il l'appela. « Ma chère, » dit-il, « je vous prie de faire enlever ce Chat. »

La Reine n'avait qu'un moyen de trancher les difficultés, grandes ou petites. — « Qu'on lui coupe la tête ! » dit-elle sans même regarder.

— « Je vais chercher l'exécuteur moi-même, » dit le Roi, qui s'éloigna précipitamment.

Alice pensa qu'elle ferait aussi bien de retourner voir où en était le jeu, d'autant qu'elle entendait à quelque distance la voix de la Reine, qui était en proie à un nouvel accès de rage. Elle venait de condamner trois des joueurs à être exécutés pour avoir manqué leur tour. Alice aimait de moins en moins l'aspect que prenaient les choses, car le désordre était tel qu'elle ne savait jamais si c'était à elle de jouer ou non. Elle se mit donc à la recherche de son hérisson.

Le hérisson d'Alice livrait bataille à celui d'un autre joueur. Cela parut à la petite fille une excellente occasion de croquer l'un avec l'autre; il n'y avait qu'un malheur, c'est que son flamant s'en était allé de l'autre côté du jardin, où elle

l'aperçut qui s'efforçait, sans succès d'ailleurs, de voler dans l'un des arbres.

Lorsqu'elle eut rattrapé et rapporté son oiseau, la bataille était finie, et les deux hérissons avaient disparu. « Ça n'est pas bien important, » pensa Alice ; « car tous les arceaux ont quitté cette partie du terrain. » Elle troussa donc son flamant sous son bras, pour l'empêcher de s'échapper de nouveau, et revint faire un brin de causerie avec son ami le Chat.

Mais en arrivant à la place où elle l'avait laissé, elle fut surprise de voir une foule attroupée autour. Il y avait discussion entre l'exécuteur, le Roi et la Reine. Ces trois personnages parlaient tous à la fois, tandis que les autres gardaient un silence absolu et avaient l'air très mal à l'aise.

Dès qu'Alice parut, tous les trois en appelèrent à elle pour régler le différend, et ils lui exposèrent leurs raisons ; mais comme, ainsi que nous l'avons dit, ils parlaient tous à la fois, elle eut beaucoup de peine à saisir exactement ce que chacun d'eux disait.

Le raisonnement de l'exécuteur était qu'on ne peut pas

couper une tête, à moins qu'il n'y ait un corps auquel la couper ; qu'il n'avait jamais eu chose semblable à faire et qu'il ne commencerait pas à son âge.

Le raisonnement du Roi était que, du moment qu'une chose quelconque a une tête, elle peut être décapitée, et qu'il ne fallait pas dire des bêtises.

Le raisonnement de la Reine était que, si on ne prenait pas une décision à la minute, elle ferait exécuter tout le monde. — C'était cette déclaration qui donnait à la compagnie des mines si graves et si inquiètes.

Alice ne trouva rien autre chose à dire que : — « Le Chat appartient à la Duchesse ; vous feriez mieux de lui demander son avis. »

— « Elle est en prison, » dit la Reine à l'exécuteur. « Allez la chercher. » Et l'exécuteur partit comme une flèche.

La tête du Chat commença à s'effacer aussitôt, et lorsque l'exécuteur revint avec la Duchesse, elle avait entièrement disparu ; si bien que le Roi et le bourreau se mirent à courir çà et là au hasard pour la chercher, tandis que le reste de la société retournait au jeu.



LA DISCUSSION AVEC L'EXÉCUTEUR.

CHAPITRE IX. — HISTOIRE DE MOCK TURTLE

— « Vous ne sauriez croire combien je suis aise de vous revoir, chère petite ! » dit la Duchesse en passant affectueusement son bras sous celui d'Alice. Et elles s'éloignèrent ensemble.

Alice était très contente de la trouver de si plaisante humeur. Elle pensa à part soi que c'était sans doute le poivre qui la rendait si sauvage et si mauvaise, lorsqu'elle l'avait rencontrée dans la cuisine.

— « Quand je serai Duchesse, » se disait-elle, sans d'ailleurs avoir ni l'espoir ni le désir de le devenir un jour ; « je n'aurai pas de poivre du tout dans ma cuisine. La soupe s'en passe très bien. Qui sait si ce n'est pas toujours le poivre qui fait que les gens ont la tête chaude, » continua-t-elle, ravie d'avoir trouvé une théorie nouvelle ; « et le vinaigre qui les rend aigres, et la camomille trop forte qui les rend amers, et... et le sucre d'orge et autres choses semblables qui donnent une nature douce aux enfants ? Si seulement tout le monde savait cela, on n'en serait pas si chiche... »

Elle avait complètement oublié la Duchesse et elle tressaillit un peu, quand elle entendit la voix de celle-ci tout près de son oreille. — « Vous pensez à quelque chose, ma chère, et cela vous fait négliger de causer. Je ne saurais en ce moment vous dire quelle est la morale de ce fait regrettable, mais je me la rappellerai tout à l'heure. »

— « Peut-être qu'il n'y en a pas ? » risqua Alice.

— « Ta, ta, ta, enfant ! Tout a une morale, pourvu qu'on sache la trouver. » Et elle se serra davantage contre Alice.

Alice n'aimait pas, pour plus d'une raison, qu'elle se tînt si près d'elle : d'abord, parce que la Duchesse était *très* laide ; en second lieu, parce qu'elle était juste assez grande pour appuyer son menton sur l'épaule d'Alice, et que ce menton était désagréablement pointu. Cependant la petite fille ne voulait pas être malhonnête, et elle supportait ce désagrément aussi patiemment qu'elle le pouvait. — « Le jeu va un peu mieux, maintenant, » dit-elle pour entretenir la conversation.



ALICE ET LA DUCHESSE.

— « En effet, » convint la Duchesse; « et la morale de cela est :

— C'est l'amour, l'amour qui mène le
[monde !... »

— « Il y en a qui disent, » murmura Alice, « que ce sont les gens qui s'occupent de leurs affaires. »

— « Eh bien ! c'est à peu près la même chose, » reprit la Duchesse en enfonçant son grand menton pointu dans l'épaule d'Alice ; et elle ajouta : — « La morale de cela est : — Prenez soin du sens et les mots prendront soin d'eux-mêmes. »

— « Comme elle aime à trouver des morales à tout ! » pensait Alice.

— « Je vois bien que vous vous demandez pourquoi je ne vous mets pas le bras autour de la taille, » dit la Duchesse après un silence. « La raison en est que je me méfie un peu du caractère de votre flamant. Faut-il tenter l'expérience ? »

— « Il pourrait mordre, » répondit prudemment Alice, que cette expérience ne tentait pas du tout.

— « C'est très vrai, » dit la Duchesse. « Les flamants mordent, comme la moutarde. Et la morale de cela est que les

oiseaux de même plume vont ensemble. »

— « Seulement la moutarde n'est pas un oiseau, » fit remarquer Alice.

— « Très juste, comme d'ordinaire. Quelle façon claire vous avez d'exprimer les choses ! »

— « C'est un *minéral*, je crois, » continua Alice.

— « Bien entendu, » approuva la Duchesse, qui semblait disposée à accepter tout ce qu'Alice dirait. « Il y a une grande mine de moutarde près d'ici. Et la morale de cela est qu'il ne faut pas juger des choses sur la mine. »

— « Oh ! je sais ! » s'écria Alice, qui ne l'avait pas écoutée jusqu'au bout. « C'est un végétal. Ça n'en a pas l'air, mais c'en est un. »

— « Je suis tout à fait d'accord avec vous. » reprit la Duchesse; « et la morale de cela est : — « Montrez-vous tel que vous êtes, » — ou, si vous désirez que je mette la même pensée en termes plus simples ; — « Ne vous imaginez jamais être autrement que ce qu'il pourrait paraître aux autres que ce que vous étiez ou auriez pu être n'était pas autrement que



« JE ME MÉFIE DE VOTRE FLAMANT. »

ce que vous avez été leur aurait paru. »

— « Je pense, » dit Alice très poliment, « que je comprendrais mieux cela si je l'avais par écrit ; mais je ne peux pas bien vous suivre à mesure que vous le dites. »

— « Ce n'est rien auprès de ce que je pourrais dire, si je voulais, » répliqua la Duchesse d'un ton satisfait.

— « Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de le dire en plus de mots que ça, » fit Alice vivement.

— « Oh ! ne parlez pas de ma peine ! » reprit la Duchesse. « Je vous fais cadeau de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. »

— « Un cadeau qui ne vaut pas cher ! » pensa Alice. « Heureusement qu'on ne m'en fait pas de semblables le jour de ma fête ! » Mais elle ne s'aventura pas à formuler son opinion tout haut.

— « Encore dans vos pensées ? » interrogea la Duchesse avec un autre coup de son grand menton pointu.

— « J'ai le droit de penser ! » riposta Alice avec une certaine impatience, car elle commençait à être excédée.

— « A peu près autant que les cochons ont le droit de voler, » déclara la Duchesse. « Et la mor.... »

Mais, à la grande surprise d'Alice, la voix de la Duchesse expira juste au milieu de son mot favori « morale », et le bras qu'elle avait noué à celui de la petite fille se mit à trembler. Alice leva les yeux. La Reine était debout devant elles, les bras croisés, et le front aussi sourcilleux qu'une nuée d'orage.

— « Une belle journée, Majesté ! » dit la Duchesse d'une voix basse et faible.

— « Je vous prévient honnêtement, » cria la Reine en tapant du pied ; « il faut disparaître, votre tête ou vous, et en moitié moins de temps que rien. Votre tête ou vous, choisissez ! »

La Duchesse choisit et disparut en un clin d'œil.

— « Continuons le jeu, » dit alors la Reine à Alice ; et Alice, trop effrayée pour dire un mot, la suivit lentement jusqu'au terrain du croquet.

Les autres invités avaient profité de l'absence de la Reine pour se reposer à l'ombre ; mais du plus loin qu'ils la virent, ils



LA DUCHESSE DISPARUT EN UN CLIN D'ŒIL.

s'empressèrent d'accourir. La Reine se contenta de déclarer qu'un instant de retard leur coûterait la vie.

Tout le temps que le jeu dura, la Reine fit comme elle avait fait tout à l'heure ; elle ne cessa pas de se quereller avec les autres joueurs, hurlant à tout moment : « Qu'on lui coupe la tête ! Qu'on lui coupe la tête ! » Ceux qu'elle condamnait étaient mis en état d'arrestation par les soldats qui, pour ce faire, devaient, bien entendu, mettre de côté leur rôle d'arceaux vivants ; si bien qu'au bout d'une demi-heure il ne restait plus un arceau et que tous les joueurs, à l'exception du Roi, de la Reine et d'Alice, étaient arrêtés et condamnés à mort.

Alors la Reine quitta le jeu, hors d'haleine, et dit à Alice : — « Avez-vous déjà vu Mock Turtle ? »

— « Non, » répondit Alice. « Je ne sais même pas ce que c'est que Mock Turtle. »

— « C'est avec quoi on fait la fameuse soupe, » reprit la Reine.

Alice aurait pu dire que la soupe à la fausse tortue qu'on mangeait chez elle était faite

avec de la tête de veau ; mais elle préféra répondre — ce qui était également vrai — qu'elle n'avait jamais vu Mock Turtle, ni entendu parler d'aucune personne de ce nom.

— « Venez alors, » dit la Reine. « Il vous racontera son histoire. »

Comme elles s'éloignaient ensemble, Alice entendit le Roi qui disait tout bas à la compagnie : — « On vous fait grâce à tous. » — « Allons ! » se dit-elle en elle-même, « voilà une *bonne* chose ! » Elle se sentait, en effet, toute malheureuse du grand nombre d'exécutions que la Reine avait ordonnées.

Elles arrivèrent bientôt près d'un Griffon qui dormait profondément au soleil. (Si vous ne savez pas ce que c'est qu'un Griffon, regardez l'image.) — « Debout, paresseux ! » dit la Reine. « Et menez cette demoiselle voir Mock Turtle et entendre son histoire. Il faut que je m'en retourne surveiller quelques exécutions que j'ai donné l'ordre de faire. » Et elle rebroussa chemin, laissant Alice seule avec le Griffon. Alice n'aimait pas beaucoup l'air de cette créature ; mais elle pensa



LE GRIFFON DORMAIT AU SOLEIL.

qu'après tout elle serait tout aussi en sûreté avec lui qu'à la suite de cette Reine sauvage et sanguinaire, et elle resta.

Le Griffon se dressa sur son séant en se frottant les yeux ; puis il suivit du regard la Reine jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue, et alors il eut un petit rire semblable au gloussement d'une poule. — « Quelle farce ! » dit-il enfin, moitié se parlant à lui-même, moitié s'adressant à Alice.

— « Quelle est la farce ? » dit celle-ci.

— « Elle, parbleu ! » répondit le Griffon. « Tout ça, c'est dans son imagination. On n'exécute jamais personne, vous savez... Allons, venez ! »

— « Tout le monde ici dit : « Allons, venez ? » pensa Alice en le suivant à peu de distance. Je n'ai jamais été si commandée dans toute ma vie, non, jamais ! »

Ils n'allèrent pas loin avant d'apercevoir Mock Turtle assis, triste et solitaire, sur un petit rebord de rocher. A mesure qu'ils approchaient, Alice l'entendait plus nettement pousser des soupirs, comme si son cœur allait se briser. Elle en ressen-

tit une profonde compassion.

— « Quel chagrin a-t-il ? » demanda-t-elle au Griffon, et le Griffon lui répondit presque dans les mêmes termes que tout à l'heure : — « Tout ça, c'est dans son imagination. Il n'a pas de chagrin, vous savez. Allons, venez ! »

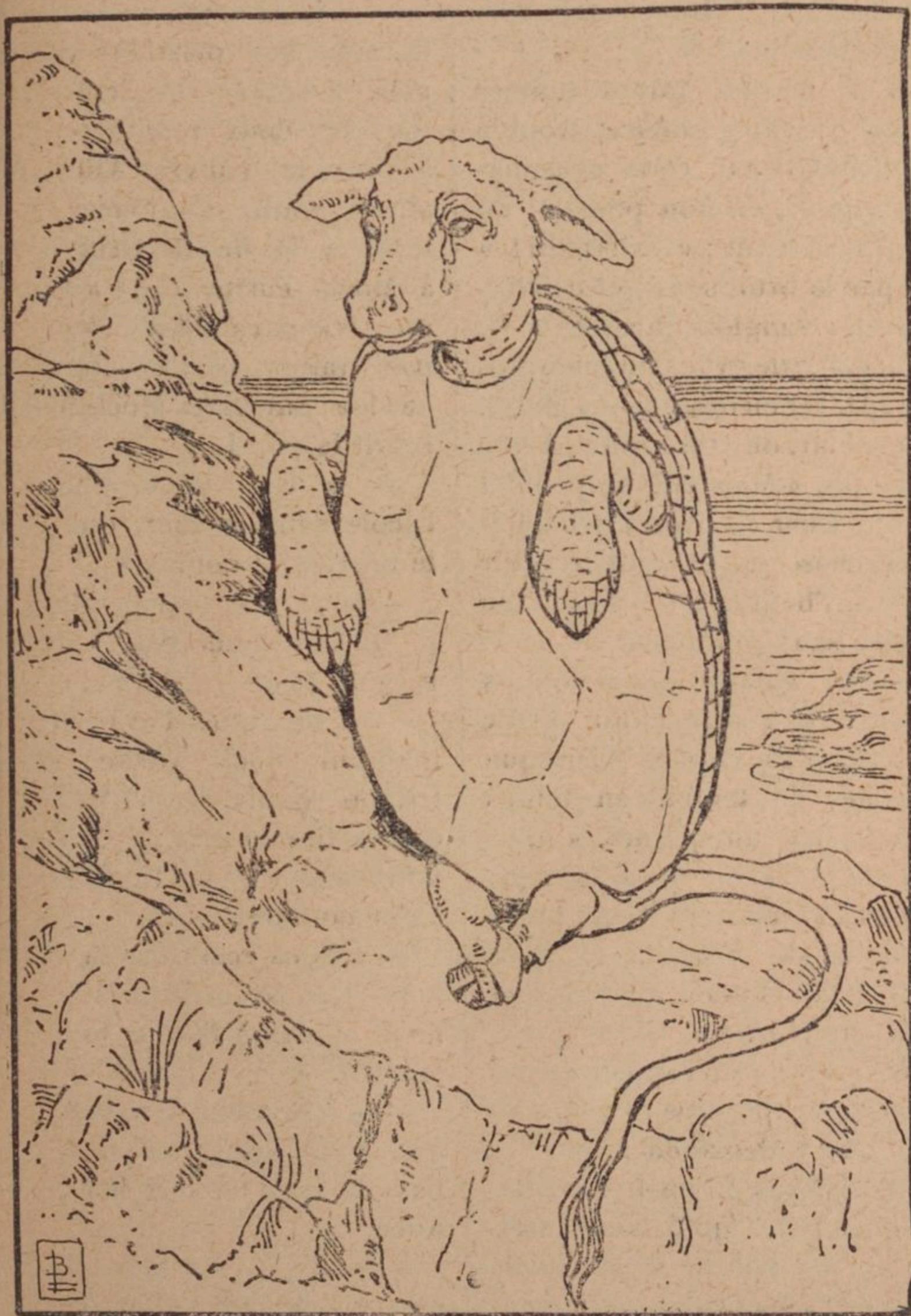
Ils allèrent donc jusqu'auprès de Mock Turtle, qui les regarda avec de grands yeux pleins de larmes, mais qui ne dit rien.

— « Voici une demoiselle, » commença le Griffon, « qui désire connaître votre histoire. »

— « Je la lui conterai, » dit Mock Turtle d'une voix profonde et sourde, semblable à un beuglement de jeune veau. « Asseyez-vous, tous les deux, et ne dites pas un mot avant que j'aie fini. »

Ils s'assirent, et, pendant quelques minutes, personne ne parla. Alice se faisait cette judicieuse réflexion : — « Je ne vois pas comment il pourra jamais finir, s'il ne commence point. » Mais elle attendit patiemment.

— « Jadis, » dit enfin Mock Turtle avec un soupir à fendre l'âme ; « je n'étais pas une con-



MOCK TURTLE TRISTE ET SOLITAIRE.

tre façon de Tortue, j'étais Tortue réellement. »

Ces paroles furent suivies d'un très long silence, troublé seulement par cette exclamation que le Griffon poussait de temps à autre : « Cricristiti ! » et par le bruit sourd et convulsif des sanglots incessants de Mock Turtle. Alice fut bien près de se lever en disant : — « Merci, Monsieur, de votre intéressante histoire. » Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose de plus allait venir tout à l'heure. Elle resta donc assise sans prononcer un mot.

— « Quand nous étions petits, » reprit enfin Mock Turtle plus calme, bien que secoué de temps en temps encore par un spasme, « nous allions à l'école dans la mer. Le maître était un vieux brave homme de Tortue, et nous avions l'habitude de l'appeler l'Enseigne.... »

— « Pourquoi l'appeliez-vous l'Enseigne, puisque ce n'en était pas un ? » demanda Alice.

— « Nous l'appelions l'Enseigne, parce qu'il nous enseignait, » répondit Mock Turtle en colère. « Vous avez vraiment la cervelle dure. »

— « Vous devriez avoir honte de faire des questions si simples, » appuya le Griffon ; et tous les deux regardèrent en silence la pauvre Alice, qui aurait voulu s'enfoncer sous terre. A la fin, le Griffon dit à Mock Turtle : — « Continuez, vieux camarade. Ne faites pas traîner ça toute la journée ! » Sur quoi Mock Turtle reprit la parole :

— « Oui, nous allions à l'école dans la mer, que vous le croyiez ou non.... »

— « Je n'ai jamais dit que je ne le croyais pas, » interrompit Alice.

— « Si, vous l'avez dit, » maintint Mock Turtle ; et le Griffon ajouta, avant qu'Alice eût pu dire un mot : — « Tenez votre langue ! » — Mock Turtle alors poursuivit :

— « Nous recevions la meilleure des éducations. En fait, nous allions à l'école tous les jours.... »

— « Moi aussi je vais à une école tous les jours. Il n'y a pas de quoi être si fier, » dit Alice.

— « Il y a des arts d'agrément ? » demanda Mock Turtle, manifestant quelque inquiétude.



MOCK TURTLE RACONTE SON HISTOIRE.

— « Oui, » dit Alice. « Nous apprenons le français et la musique. »

— « Et le blanchissage ? » dit Mock Turtle.

— « Certainement non, » s'écria Alice, choquée.

— « Ah ! alors votre école n'est pas une école réellement distinguée, » reprit Mock Turtle avec un air de grand soulagement. « Dans la nôtre, il y avait à la fin du prospectus : français, musique et *blanchissage* A PART. »

— « Vous ne deviez pas en avoir grand besoin, puisque vous viviez au fond de la mer, » fit Alice.

— « Je n'avais pas les moyens d'apprendre les arts d'agrément, » dit Mock Turtle avec un soupir. « Je suivais simplement le cours régulier d'études. »

— « Qu'est-ce que c'était ? » s'enquit Alice.

— « L'Aventure et la Pâturage, bien entendu, pour commencer. Puis les différentes branches de l'Arithmétique, — l'Ambition, la Distraction, la Laidification et la Dérision. »

— « Je n'ai jamais entendu parler de « laidification », dit

Alice timidement. « Qu'est-ce que c'est ? »

D'étonnement le Griffon leva un peu ses deux pattes. « N'avoir jamais entendu parler de laidifier ! » s'écria-t-il. « Vous savez ce que c'est qu'orner une chose, je suppose ? »

— « Oui, » dit Alice hésitante. « Cela signifie mettre des ornements, rendre une chose plus belle, l'embellir. »

— « Eh bien, alors, » continua le Griffon, « si vous ne savez pas ce que c'est que laidifier, vous êtes une idiote. »

Alice pensa qu'« enlaidir » en disait tout autant, et elle s'étonna qu'il y eût des écoles où l'on enseignait l'art de l'enlaidissement ; mais elle ne se sentait pas encouragée à pousser plus loin ses questions de ce côté. Elle se tourna vers Mock Turtle et lui dit : — « Qu'est-ce que vous aviez encore à apprendre ? »

— « Eh bien, il y avait la Périssoire, » répondit Mock Turtle en comptant les sujets sur ses pattes palmées, — la Périssoire ancienne et moderne, avec la Sphéroggraphie ; puis le Destin, — le maître du Destin était un vieux Congre qui ve-

nait une fois par semaine : il nous enseignait le Destin de limitation, le Destin à main lavée, l' Aquarium et le Peignage à l' Huile. »

— « A quoi tout cela ressemblait-il ? » dit Alice.

— « Ma foi, je ne peux pas vous le montrer moi-même ; j'ai les articulations trop raides, et le Griffon n'a jamais appris ça. »

— « Je n'avais pas le temps, » dit le Griffon. « J'allais avec le professeur d' Humanités, cependant. C'était un vieux crabe, je m'en souviens. »

— « Je n'ai jamais suivi son cours, » remarqua Mock Turtle avec un soupir. « Il enseignait le Larcin et les langues de Graisse, disait-on. »

— « En effet, en effet, » dit le Griffon en soupirant à son tour. Et les deux créatures se cachèrent le visage dans leurs pattes.

— « Et combien d' heures de leçon aviez-vous par jour ? » s'empessa de demander Alice, pour changer de sujet.

— « Dix heures le premier jour ; neuf le second et ainsi de suite en diminuant d' une heure par jour, » répondit Mock Turtle.

— « Quel curieux plan d' études ! » s'écria Alice.

— « C'est pour cela qu' on appelle ces heures en français des leçons, » fit observer le Griffon. « Le mot vient de l' anglais *lesson*, lequel dérive du verbe *lessen*, qui signifie « diminuer ». Ne le saviez-vous pas ? »

C'était pour Alice une vue toute nouvelle ; elle y réfléchit un peu avant de faire cette autre remarque : — « En ce cas, le onzième jour, il devait y avoir vacance ? »

— « Naturellement, » dit Mock Turle.

— « Et comment faisiez-vous le douzième ? » reprit Alice, piquée de curiosité.

— « En voilà assez sur les leçons, » décida le Griffon d' un ton péremptoire. « Parlez-lui des jeux maintenant. »

CHAPITRE X. — LE QUADRILLE DES LANGOUSTES

Mock Turtle soupira profondément et passa une de ses

nageoires sur ses yeux. Il regardait Alice et tentait de parler ;

mais pendant une ou deux minutes, des sanglots étouffèrent sa voix. — « C'est comme s'il avait un os dans le gosier, » dit le Griffon, qui se mit en devoir de le secouer et de lui donner des tapes dans le dos. A la fin, Mock Turtle recouvra l'usage de sa voix et, les joues ruisselantes de larmes, il reprit :

— « Il se peut que vous n'avez pas beaucoup vécu sous la mer.... » — « C'est un fait, » dit Alice. — « Et peut-être n'avez-vous jamais été présentée à une langouste.... » — Alice commençait à dire : — « Une fois, j'ai goûté... » mais elle se reprit vivement, pour répondre : — « Non, jamais. » — « Alors vous ne pouvez pas avoir une idée de la délicieuse chose qu'est le Quadrille des Langoustes. »

— « Non vraiment, » dit Alice. « Quelle est cette espèce de danse ? »

— « Voilà, » dit le Griffon. « Vous vous rangez d'abord sur une ligne le long du rivage de la mer.... »

— « Deux lignes ! » cria Mock Turtle. « Phoques, tortues, saumons, et cætera. Puis, quand vous avez débarrassé le terrain

des méduses et autres bêtes gélatineuses.... »

— « Ça prend d'ordinaire quelque temps ! » interrompit le Griffon.

— « Vous avancez deux fois.... »

— « Chacun avec une langouste pour danseuse ! » interjeta le Griffon.

— « Bien entendu, » dit Mock Turtle. « Avancez deux fois, la main aux dames.... »

— « Changez de langoustes et en arrière dans le même ordre, » continua le Griffon à qui la langue démangeait.

— « Alors, vous savez, » reprit Mock Turtle, « vous jetez les.... »

— « Les langoustes ! » cria le Griffon à tue-tête en faisant un bond en l'air.

— « ... aussi loin que vous pouvez dans la mer.... »

— « Vous nagez après ! » hurla le Griffon.

— « Vous faites un saut périlleux dans l'eau ! » cria Mock Turtle en cabriolant.

— « Vous changez de nouveau de langoustes ! » lança le Griffon à pleine gorge.

— « Vous revenez à terre — et c'est la première figure, »



LE QUADRILLE DES LANGOUSTES DANSÉ PAR LE GRIFFON.

acheva Mock Turtle en laissant tomber brusquement sa voix ; et les deux créatures, qui sautaient tout à l'heure comme des folles, se rassirent tristes et coites, en regardant Alice.

— « Ce doit être une bien jolie danse, » dit-elle d'un ton incertain.

— « Aimeriez-vous à la voir danser un peu ? » demanda Mock Turtle.

— « Ce serait un grand plaisir pour moi, » répondit-elle.

— « Allons ! essayons la première figure, » dit Mock Turtle

au Griffon. « On peut la faire sans langoustes, vous savez. Qui chante ? »

— « Oh ! c'est vous, » dit le Griffon. « J'ai oublié les paroles. »

Ils se mirent donc à danser solennellement autour d'Alice, lui marchant de temps en temps sur les pieds quand ils passaient trop près d'elle et agitant leurs pattes de devant pour marquer la mesure, tandis que Mock Turtle chantait, sur un rythme très lent et très triste, ce chant en vers de seize pieds :

« Voudriez-vous presser le pas ? » dit à l'escargot le merlan.

« Là, par derrière, un gros marsouin marche sur ma queue en soufflant,
Voyez ! langoustes et tortues, tout ce monde marin s'avance
Et se range sur les galets. Voulez-vous vous joindre à la danse ?
Voulez-vous, ne voulez-vous pas, voulez-vous vous joindre à la danse ?
Ne voulez-vous pas, voulez-vous, voulez-vous vous joindre à la danse ? »

« Vous ne vous doutez pas du tout combien il est exquis et beau
D'être pris et jeté soudain, avec des langoustes, à l'eau ! »

— « Trop loin, trop loin ! » dit l'escargot, l'œil torve et plein de défiance.
« Merci beaucoup, cher merlan, mais je ne me joins pas à la danse.
Je ne veux pas, je ne peux pas, je ne veux pas joindre la danse ;
Je ne peux pas, je ne veux pas, je ne peux pas joindre la danse. »

— « Que nous importe d'aller loin ? » réplique alors l'ami squammeux.
« N'est-il pas un autre rivage au delà de ces bords sableux ?
En s'éloignant de l'Angleterre on se rapproche de la France.
Ne blémissez pas, escargot, mais venez vous joindre à la danse !
Voulez-vous, ne voulez-vous pas, voulez-vous vous joindre à la danse ?
Ne voulez-vous pas, voulez-vous, voulez-vous vous joindre à la danse ? »

— « Je vous remercie beaucoup ; c'est une [danse bien in- | téressante à regarder, » dit Alice, très contente que ce fût

enfin fini. « J'aime tant cette curieuse chanson à propos de merlans ! »

— « Oh ! quant aux merlans ; » dit Mock Turtle, « ils... Mais vous en avez vu, sans doute ? »

— « Oui, » répondit Alice ; « j'en ai souvent vu à dîn » Elle s'arrêta brusquement.

— « Je ne sais pas où est Dinn, » reprit Mock Turtle ; « mais si vous en avez vu si souvent, vous savez, bien entendu, comme ils sont faits ? »

— « Je le crois, » dit Alice en réfléchissant. « Ils ont la queue dans la bouche et ils sont tout couverts de panure. »

— « Vous vous trompez pour la panure, » rectifia Mock Turtle ; « la mer emporterait toute cette poudre de pain. Mais ils ont, en effet, la queue dans la bouche, et la raison en est... » Ici Mock Turtle bâilla et ferma les yeux. « Expliquez-lui la raison et tout le reste, » dit-il au Griffon.

— « La raison en est, » dit le Griffon, « qu'ils ont voulu aller avec les langoustes à la danse. Alors ils ont été lancés à la mer. Alors ils sont tombés très loin. Alors, dans le trajet, la queue leur est entrée solidement dans la bouche. Alors ils

n'ont pas pu l'en retirer. Et c'est tout. »

— « Merci bien ! » dit Alice. « C'est très intéressant. Je n'en avais jamais tant appris sur les merlans. »

— « Je peux vous en dire plus que ça, si vous voulez, » reprit le Griffon. « Savez-vous pourquoi le merlan s'appelle du poisson blanc ? »

— « Je ne me le suis jamais demandé, » avoua Alice. « Pourquoi ? »

— « *Il nettoie les bottes et les souliers,* » déclara le Griffon d'un ton solennel.

Alice fut absolument déconcertée. « Il nettoie les bottes et les souliers ? » répéta-t-elle avec effarement.

— « Voyons ! avec quoi nettoie-t-on vos souliers, à vous ? » reprit le Griffon. « Je veux dire avec quoi les rend-on si brillants ? »

Alice regarda ses pieds et réfléchit un peu avant de répondre. « On les nettoie avec du noir — ce qu'on appelle cirage ou vernis, je crois, » dit-elle en pesant ses mots.

D'une voix profonde, le Griffon repartit : — « Sous la mer, les bottes et les souliers se net-

toient avec du blanc de poisson, du poisson blanc, du merlan. Et maintenant, vous en savez autant que moi. »

— « Mais avec quoi les fabrique-t-on, ces souliers ? » demanda Alice, dont la curiosité devenait insatiable.

— « Avec de la peau de dugong, » répondit le Griffon, non sans impatience. « La première crevette venue vous dira que le dugong est la vache marine. »

— « Si j'avais été le merlan, » dit Alice, qui pensait toujours au chant du Quadrille des Langoustes, « j'aurais dit au marsouin : « Tenez-vous en arrière, s'il vous plaît ; nous n'avons pas besoin de vous dans notre compagnie. »

— « Ils étaient obligés de l'avoir dans leur compagnie, » dit Mock Turtle en rouvrant les yeux. « Il n'est pas un poisson sage qui d'éviter les filets ne doive avoir soin en tout temps, décembre ou juillet, octobre ou mars ! »

— « Vous avez raison, » dit doucement Alice. « Mais j'ai bien mal à la tête. »

— « Alors, » suggéra le Griffon, « racontez-nous quelques-

unes de vos aventures ; ça vous rafraîchira l'esprit. »

— « Je peux vous raconter mes aventures — à partir de ce matin, » répondit Alice un peu confuse ; « mais il est inutile de remonter à hier, parce que, hier, je n'étais pas la même personne. »

— « Expliquez-nous ça, » dit Mock Turtle.

— « Non, non, » protesta le Griffon avec impatience. « Les aventures d'abord ! Les explications prennent toujours trop de temps. »

Alice commença donc à leur raconter ses aventures depuis le moment où elle avait vu le Lapin Blanc pour la première fois. Elle était un peu émue tout d'abord, d'autant que les deux créatures s'étaient mises tout près d'elle, une de chaque côté, et qu'elles ouvraient tout grands — effroyablement grands — les yeux et la bouche. Mais elle prit courage à mesure qu'elle parlait. Ses auditeurs se tinrent dans une tranquillité absolue jusqu'à ce qu'elle en vint à dire comment elle avait récité à la Chenille : « Vous êtes vieux, papa Guillaume »... et comment les mots lui montaient aux



ALICE RÉCITANT.

lèvres tout différents de ce qu'ils étaient dans la poésie qu'elle avait apprise. A cet endroit, Mock Turtle respira longuement et dit : — « C'est très curieux ! »

— « C'est, en effet, aussi curieux que ça peut l'être, » appuya le Griffon.

— « Les mots lui venaient tout différents ! » répétait Mock Turtle songeur. « J'aimerais bien à l'entendre essayer de réciter quelque chose. Dites-lui donc qu'elle commence. » Et il regardait le Griffon comme s'il pensait que celui-ci avait

quelque autorité sur Alice.

— « Tenez-vous droite et récitez : « Voici la voix du paresseux... »

— « Comme ces créatures vous commandent et vous font réciter des leçons ! » pensait Alice. « Autant vaudrait être à l'école tout de suite. » Néanmoins, elle se mit bien droite et commença à réciter ; mais elle avait la tête tellement farcie du Quadrille des Langoustes qu'elle savait à peine ce qu'elle disait, et les mots qui lui vinrent étaient réellement fort bizarres :

Voici la voix de la Langouste ; que dit-elle ?

— « J'ai trop bouilli ; mes poils aux pattes sont vermeils.
Mais, comme le canard, mon nez me rend plus belle :
Il lustre mes anneaux et tourne mes orteils. »

— « Ce n'est pas la même chose que ce que je récitais quand j'étais enfant, » dit le Griffon.

— « Ma foi, je n'avais jamais entendu ce morceau, » dit Mock Turtle. « Mais il me fait l'effet d'un galimatias doublé et d'une qualité rare. »

Alice ne disait plus mot ; elle s'était assise, le visage dans les mains, et elle se demandait si rien ne se présenterait plus désormais à elle sous son aspect naturel.

— « J'aimerais bien, quant à moi, avoir l'explication de ces vers, » reprit Mock Turtle.

— « Elle ne peut pas les expliquer, » repartit vivement le Griffon. « Qu'elle dise plutôt le quatrain suivant. »

— « Mais ce sont ces orteils ! » insista Mock Turtle. « Comment la langouste pouvait-elle les tourner avec son nez ? Ça m'inquiète ! »

— « Les pieds en dehors ; c'est la première position pour danser, » dit Alice en guise de

commentaire. Mais elle était terriblement intriguée elle-même et avait grande envie de changer de sujet.

— « Continuez ! La strophe suivante ! » répéta le Griffon.

Passant par son jardin, je vis du coin de l'œil
L'Huitre avec le Hibou se partager la crème.

— « A quoi bon réciter de pareilles sottises, » interrompit Mock Turtle, « si vous ne les expliquez pas à mesure ? Je n'ai jamais entendu de brouillamini si confus. »

— « Oui, je crois que vous feriez mieux de laisser ça, » dit le Griffon ; et Alice cessa sans se faire prier.

— « Allons-nous faire une autre figure du Quadrille des Langoustes ? » reprit le Griffon. « Ou voulez-vous que Mock

« Elle commence ainsi : *Passant par son jardin...*

Alice n'osa pas désobéir, bien qu'elle fût sûre d'avance que tout irait de travers ; et elle récita d'une voix tremblante :

Turtle vous chante autre chose ? »

— « Oh oui, je vous en prie, si Mock Turtle était assez bon pour chanter ! » dit Alice avec tant d'empressement et de chaleur que le Griffon grommela, l'air un peu vexé : — « H'm ! Il n'y a pas à discuter les goûts !... Chantez-lui la « Soupe à la Tortue », voulez-vous, mon vieux ? »

Mock Turtle exhala un profond soupir et se mit en devoir, d'une voix étouffée par les sanglots, de chanter ce qui suit :

Belle soupe odorante et verte,
Quel plaisir de te voir fumant
Dans la soupière découverte !
Rien ne plaît tant au vrai gourmand !
Soupe du soir, ô belle Soupe,
Soupe du soir, ô belle Soupe,
Autour de toi l'on s'attroupe,
Belle, belle Sou-oupe,
Soupe du soir, ô belle Soupe !

O, belle Soupe ! aucun poisson,
Ni gibier, ni fruit, ni fromage
Ne vaut le savoureux bouillon
Où la Tortue en dés surnage !

O Turtle Soup, ô belle Soupe,
 O Turtle Soup, ô belle Soupe,
 Autour de toi l'on s'attroupe,
 Belle, belle Sou-oupe,
 Soupe du soir, ô belle Soupe !

— « Bis, en chœur ! » s'écria le Griffon ; et Mock Turtle recommençait lorsqu'on entendit crier dans le lointain : — « Le procès ! le procès ! La séance est ouverte ! »

— « Venez ! » dit impétueusement le Griffon, qui prit Alice par la main et l'entraîna, laissant Mock Turtle chanter tout seul.

— « Quel procès ? » disait en courant Alice haletante ; mais le Griffon ne répondait qu'en répétant : — « Venez ! » et en courant plus fort, tandis que de plus en plus faiblement leur parvenait, apporté derrière eux par la brise, l'air mélancolique de ces reconfortantes paroles :

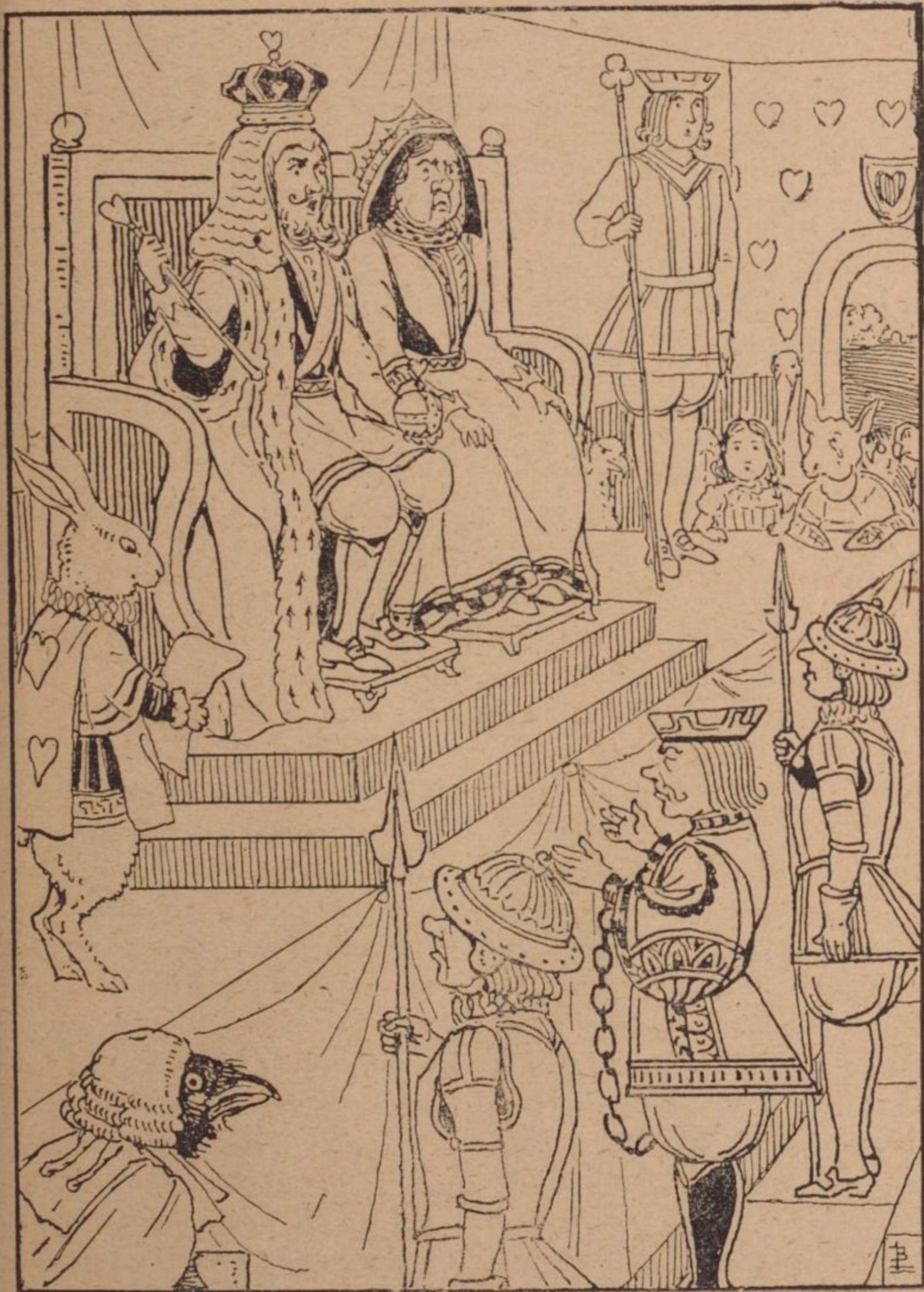
Soupe du soir, ô belle Soupe !

CHAPITRE XI. — QUI A VOLÉ LES TARTELETTES ?

Lorsque Alice arriva, conduite par le Griffon, le Roi et la Reine de Cœur étaient assis sur leur trône, au milieu d'une grande assemblée composée de toute sorte de petits oiseaux et d'autres bêtes ainsi que du paquet de cartes au complet. Le Valet, chargé de chaînes, était debout devant eux, avec un soldat de chaque côté de lui pour le garder ; et près du Roi se tenait le Lapin Blanc, avec une trompette dans une main et un rouleau de parchemin dans l'autre. Au centre même

de l'espace occupé par la Cour était une table, sur laquelle il y avait un grand plateau chargé de tartelettes. Elles avaient l'air d'être si bonnes, qu'Alice se sentait très faim rien qu'à les regarder. « Je voudrais bien que le procès fût fini et qu'on passât les rafraîchissements ! » pensait-elle. Mais il ne semblait pas qu'il y eût grande chance qu'il en fût ainsi, de sorte qu'elle se mit à regarder autour d'elle, pour passer le temps.

Alice n'avait encore jamais vu une Cour de justice, mais



QUI A VOLÉ LES TARTELETTES ?

elle en avait lu des descriptions dans les livres, et elle était ravie de constater qu'elle savait les noms de presque tout ce qui était là. « Celui-là, c'est le Juge, » se dit elle à part soi, « à cause de sa grande perruque. »

Le Juge, soit dit en passant, c'était le Roi ; et comme il portait sa couronne par-dessus la perruque (regardez l'image, si vous voulez voir comment il faisait), il n'avait pas du tout l'air à son aise, et l'ensemble de sa coiffure n'avait certainement rien de bien seyant.

— « Et ça, c'est le banc du jury, » continua Alice en elle-même ; « et ces douze créatures » (elle était obligée de dire « créatures », parce que, voyez-vous, les unes étaient des quadrupèdes et les autres des oiseaux), « je suppose que ce sont les jurés. » Elle se répéta deux ou trois fois ce dernier mot, non sans fierté, car elle pensait — et avec raison — que rares étaient les petites filles de son âge qui en connaissent le sens. Toutefois, le mot « jurés » aurait aussi bien fait l'affaire.

Les douze jurés étaient tous

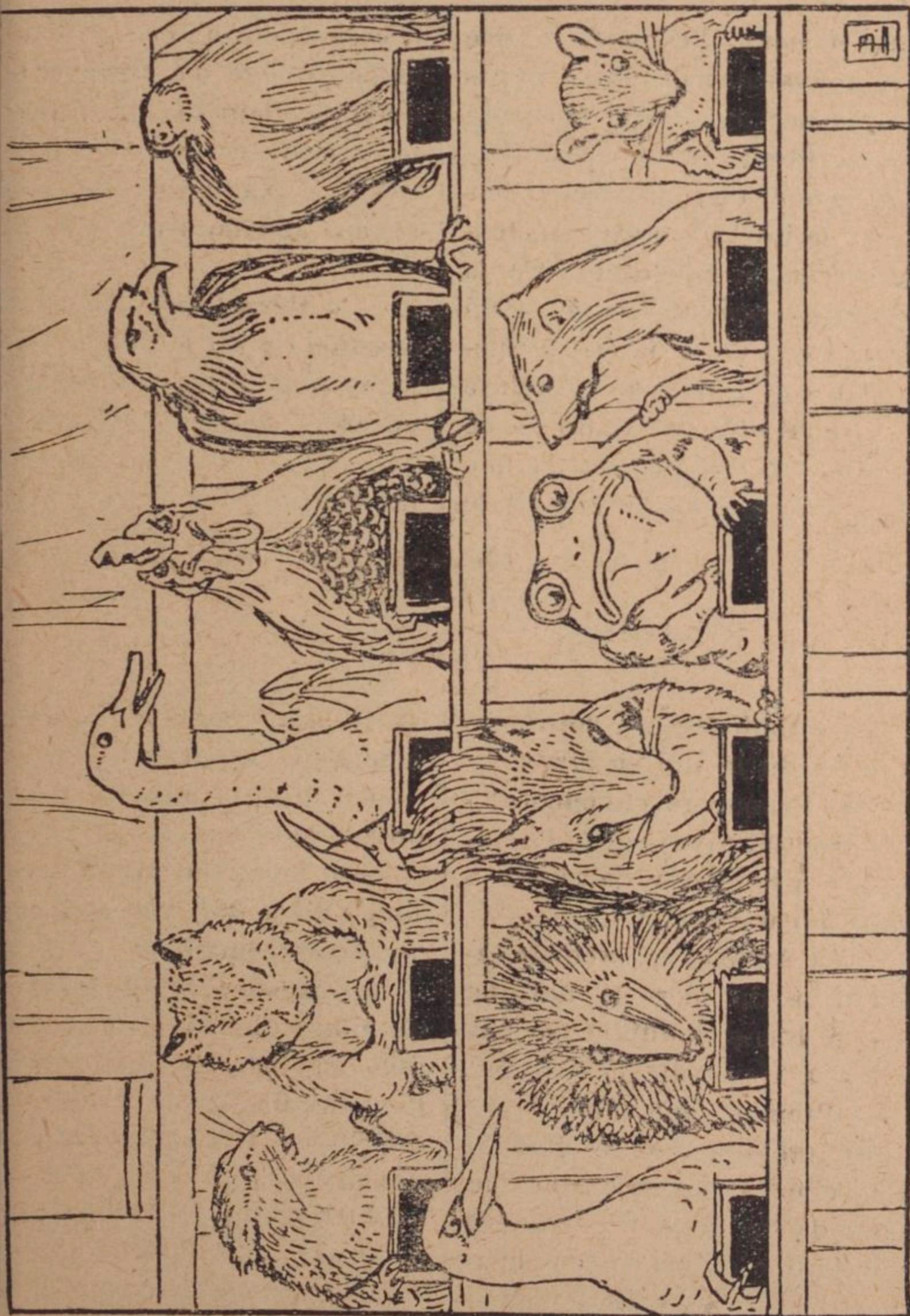
activement occupés à écrire sur des ardoises. — « Qu'est-ce qu'ils font ? » chuchota Alice à l'oreille du Griffon. « Ils ne peuvent pas avoir des notes à prendre avant que le procès soit effectivement commencé. »

— « Ils écrivent leurs noms, » répondit le Griffon également à voix basse. « Ils ont peur de les oublier avant la fin des débats. »

— « Stupides bêtes ! » s'écria Alice à voix haute, tellement elle était indignée. Mais elle s'arrêta brusquement, car le Lapin Blanc clamait : — « Silence dans la salle ! » et le Roi chaussait en hâte ses lunettes et roulait avec inquiétude les yeux autour de lui pour voir qui parlait.

Alice put distinguer, aussi nettement que si elle avait regardé par-dessus leurs épaules, que tous les jurés écrivaient : « stupides bêtes ! » sur leurs ardoises, et elle remarqua même que l'un d'eux ne savait pas comment épeler « stupides » et priait son voisin de le lui dire. « Ils auront un joli gâchis sur ces ardoises avant que le procès soit terminé ? » pensa-t-elle.

Un des jurés avait un crayon



LE JURY.

qui grinçait. Les nerfs d'Alice ne pouvaient naturellement pas supporter ce bruit agaçant ; aussi fit-elle le tour du tribunal pour aller se poster derrière le juré au crayon malencontreux, et elle profita de la première occasion pour le lui prendre. Elle le fit si prestement que le pauvre petit juré — c'était Bill, le Léopard — ne s'expliqua pas du tout ce que son crayon était devenu. Il le

chercha partout, et se vit finalement obligé d'écrire avec son doigt pendant tout le reste de la séance ; ce qui n'était pas très utile, à vrai dire, car il n'en restait aucune trace sur l'ardoise.

— « Héraut, lisez l'acte d'accusation ! » dit le Roi.

Sur quoi le Lapin Blanc donna trois coups de trompette ; puis il déroula le parchemin et lut ce qui suit :

La Reine de Cœur avait fait des tartes
Pendant un jour d'été.

Le Valet de Cœur a volé ces tartes,
Pour les manger au thé !

— « Délibérez sur votre verdict ! » dit le Roi au jury.

— « Pas encore, pas encore ! » interrompit vivement le Lapin. « Il y a beaucoup de choses à faire auparavant. »

— « Appelez le premier témoin, » dit alors le Roi. Le Lapin Blanc souffla trois fois dans sa trompette et appela : — « Premier témoin ! »

Le premier témoin était le Chapelier. Il s'avança avec une tasse de thé dans une main et une tartine de beurre entamée dans l'autre. — « Je demande pardon à Votre Majesté si j'ap-

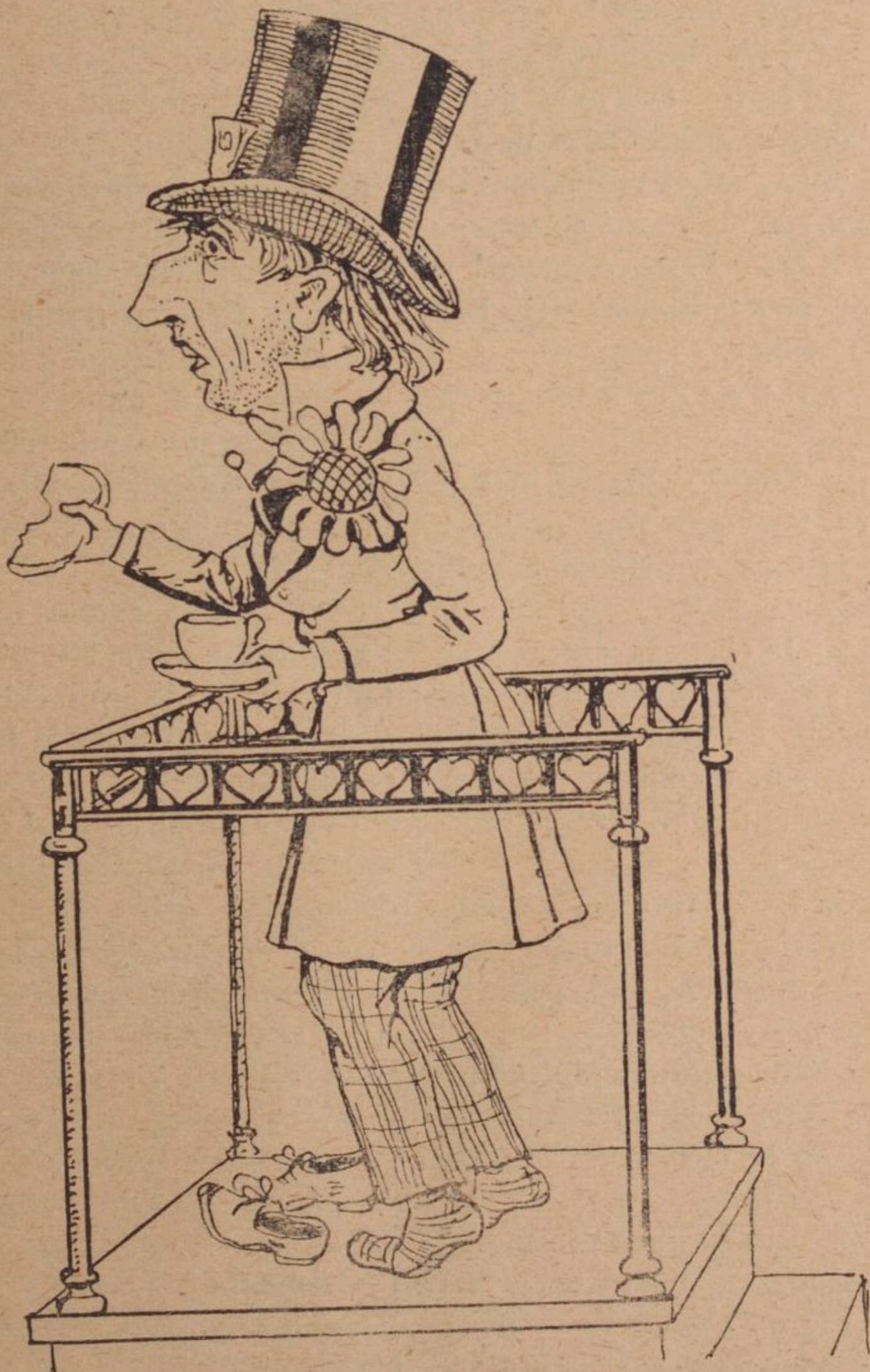
porte ces choses ici, » commença-t-il ; « mais je n'avais pas tout à fait fini mon thé quand on est venu me chercher. »

— « Vous auriez dû avoir fini, » dit le Roi. « Quand avez-vous commencé ? »

Le Chapelier regarda le Lièvre de Mars, qui l'avait accompagné au tribunal, bras dessus bras dessous avec le Loir, et dit : — « C'était, je crois, le quatorze mars. »

— « Le quinze ! » fit le Lièvre de Mars.

— « Le seize ? » affirma le Loir.



LE CHAPELIER FOU, DANS LA TRIBUNE DES TÉMOINS.

— « Écrivez cela ! » dit le Roi au jury. Les jurés se hâtèrent d'écrire les trois dates sur leurs ardoises, puis ils les additionnèrent et réduisirent la somme en shillings et en pence.

— « Otez votre chapeau ! » dit un peu tardivement le Roi au Chapelier.

— « Il n'est pas à moi, » fit le Chapelier.

— « Volé ? » s'écria le Roi en se tournant vers le jury, qui prit immédiatement note du fait.

— « Je les ai en dépôt, pour les vendre, » reprit le Chapelier en manière d'explication. « Je n'en ai pas un seul réellement à moi. Je suis Chapelier au détail. »

Ici la Reine prit ses lunettes et se mit à fixer de grands yeux sur le Chapelier, qui pâlit et s'agita nerveusement.

— « Faites votre déposition, » dit le Roi ; « et maîtrisez vos nerfs, ou je vous fais exécuter sur-le-champ. »

Cette assurance ne sembla pas du tout encourager le témoin. Il ne cessait de se dandiner d'un pied sur l'autre en regardant la Reine d'un air inquiet et gêné et, dans son em-

barras, il mordit dans sa tasse au lieu de sa tartine et en enleva un grand morceau.

A ce moment, Alice éprouva une sensation très curieuse, qui l'intrigua beaucoup jusqu'à ce qu'elle en eut découvert la cause : elle recommençait à grandir. Elle pensa d'abord à se lever et à quitter la salle d'audience ; mais à la réflexion, elle décida qu'elle resterait tant qu'il y aurait de la place pour elle.

— « Si vous vouliez bien ne pas tant me serrer ! » lui dit le Loir, auprès de qui elle était assise. « C'est à peine si je peux respirer. »

— « Ce n'est pas de ma faute, » répondit Alice avec beaucoup de douceur. « Je grossis. »

— « Vous n'avez pas le droit de grossir ici, » repartit le Loir.

— « Ne dites pas de sottises, » reprit Alice plus hardiment. « Est-ce que vous ne grossissez pas aussi ? »

— « Oui, mais je grossis lentement et dans des proportions raisonnables, » dit le Loir, « non pas de cette ridicule façon. » Ce disant, il se leva de très mauvaise humeur et alla se mettre de l'autre côté.



SUPPRESSION DU COCHON D'INDE.

Pendant tout ce temps, la Reine n'avait pas levé les yeux de dessus le Chapelier, et, au moment où le Loir traversait la salle, elle dit à un des huisiers du tribunal : — « Apportez-moi la liste des chanteurs du dernier concert. » Sur quoi le misérable Chapelier trembla si fort que ses deux pieds sortirent de ses souliers.

— « Faites votre déposition ! » répéta le Roi en colère ; « ou je vous fais exécuter, que vous ayez vos nerfs ou non ! »

— « Je suis un pauvre homme, Votre Majesté, » commença le Chapelier d'une voix chevrotante ; « et je n'avais pas commencé mon thé... depuis plus d'une semaine, ou à peu près.... mais que dire de l'affaiblissement du thé et de l'amaigrissement des tartines ?... »

— « L'amaigrissement de quoi ? » demanda le Roi.

— « Des tartines ; mais ça commença par le thé, » répondit le Chapelier.

— « Naturellement tartine commence par un T ! » dit aimablement le Roi. « Me prenez-vous pour un âne ?... Continuez ! »

— « Je suis un pauvre

homme, » continua le Chapelier ; « et presque tout diminua après ça. Seulement le Lièvre de Mars disait.... »

— « Je n'ai rien dit ! » interrompit avec une grande vivacité le Lièvre de Mars.

— « Si fait ! » affirma le Chapelier.

— « Je le nie ! » déclara le Lièvre de Mars.

— « Il le nie, » fit le Roi. « Laissons de côté cette question ».

— « Eh bien, en tout cas, le Loir disait... » poursuivit le Chapelier, en regardant avec inquiétude pour voir si lui aussi nierait ; mais il n'avait garde de rien nier, étant profondément endormi. Le Chapelier reprit :

— « Après cela, je me suis coupé une autre tartine.... »

— « Mais qu'est-ce que le Loir disait ? » demanda un membre du jury.

— « C'est ce que je ne peux me rappeler, » répondit le Chapelier.

— « Il faut vous rappeler, » intervint le Roi ; « ou je vous fais exécuter. »

Le misérable Chapelier laissa tomber sa tasse et sa tartine beurrée ; il mit un genou en



LA CUISINIÈRE REFUSE DE DÉPOSER.

terre et recommença son antienne : — « Je suis un pauvre homme, Votre Majesté.... »

— « Vous êtes un très pauvre parleur, » dit le Roi.

Ici, un des cochons d'Inde poussa une acclamation et fut immédiatement supprimé par les huissiers de la Cour. (Comme supprimer est un mot assez dur à comprendre, je vais vous expliquer ce qui se fit dans la circonstance. Ils avaient un grand sac en toile, dont l'orifice s'attachait avec des cordons ; ils y fourrèrent le cochon d'Inde la tête la première, et s'assirent dessus.)

— « Je suis bien aise d'avoir vu ça, » se dit Alice. « J'ai souvent lu dans les journaux, à la fin des comptes rendus de procès : « Il y a eu un commencement d'applaudissement, tout de suite réprimé par les huissiers du tribunal », et je ne comprenais pas du tout ce que cela voulait dire. Je comprends maintenant ; car réprimer un applaudissement ou supprimer l'applaudissement, ça revient certainement au même. »

— « Si c'est tout ce que vous savez, vous pouvez descendre, » dit le Roi.

— « Impossible d'aller plus bas, » fit remarquer le Chapelier. « Mon genou est sur le plancher en ce moment. »

— « Alors, vous pouvez vous asseoir, » reprit le Roi.

Ici le second cochon d'Inde poussa une acclamation, et il fut supprimé comme le camarade.

— « Allons ! nous en avons fini avec les cochons d'Inde ! » pensa Alice. « Ça va aller sans encombre, maintenant. »

— « J'aimerais mieux finir mon thé, » dit le Chapelier en jetant un regard inquiet à la Reine qui lisait la liste des chanteurs.

— « Vous pouvez aller, » permit le Roi ; et le Chapelier quitta précipitamment la salle, sans même prendre le temps de remettre ses souliers.

— « Et qu'on lui coupe la tête dehors ! » ajouta la Reine en parlant à un des huissiers. Mais le Chapelier était hors de vue avant que l'huissier fût arrivé à la porte.

— « Appelez le témoin suivant ! » dit le Roi.

Le témoin suivant était la cuisinière de la Duchesse. Elle portait dans sa main la poi-

rière. Alice avait deviné qui c'était avant même qu'elle fût entrée, à la manière dont les gens voisins de la porte s'étaient mis à éternuer soudain.

— « Faites votre déposition, » dit le Roi.

— « Je ne la ferai pas, » dit la cuisinière.

Le Roi regarda avec anxiété le Lapin Blanc, héraut et maître des cérémonies, qui dit à voix basse : — « Il faut que Votre Majesté interroge ce témoin elle-même. »

— « Eh bien, s'il le faut, il le faut, » déclara le Roi, l'air mélancolique ; puis, croisant les bras et fronçant les sourcils au point que ses yeux disparaissaient presque, il dit à la cuisinière d'une grosse voix sombrée : — « Avec quoi fait-on les tartes ? »

— « Avec du poivre, surtout, » répondit la cuisinière.

— « De la mélasse, » fit une voix endormie derrière elle.

— « Prenez ce Loir au collet ! » cria la Reine d'une voix

pointue. « Décapitez ce Loir ! Mettez ce Loir à la porte de la salle ! Supprimez-le ! Pincez-le ! Arrachez-lui les moustaches ! »

Pendant qu'on mettait le Loir à la porte, la confusion régna dans la Cour, et lorsque l'ordre fut rétabli, la cuisinière avait disparu.

— « Ça ne fait rien ! » dit le Roi avec un air de grand soulagement. « Appelez le témoin suivant. » Et il ajouta entre haut et bas, en s'adressant à la Reine : — « Réellement, ma chère, vous devriez interroger le prochain témoin. J'ai déjà mal sous le crâne ! »

Alice regardait le Lapin Blanc pendant qu'il parcourait la liste ; elle était très curieuse de savoir qui pouvait bien être le nouveau témoin, « car ils n'ont encore obtenu aucun témoignage, » se disait-elle en elle-même. Imaginez sa surprise lorsque le Lapin Blanc jeta de toute sa petite voix perçante ce nom : Alice !

CHAPITRE XII. — DÉPOSITION D'ALICE

— « Présente ! » s'écria Alice, oubliant tout à fait, dans l'émoi du moment, combien elle avait

grandi pendant ces dernières minutes. Elle s'élança si brusquement qu'elle accrocha le

banc du jury avec le bord de sa jupe, et fit tomber sur la tête des assistants, dans la salle, tous les jurés, ce qui lui rappela irrésistiblement un globe de poissons rouges qu'elle avait renversé par accident la semaine précédente.

— « Oh ! je vous demande pardon ! » s'écria-t-elle d'une voix très émue ; et elle se mit à les ramasser aussi vite qu'elle le pouvait ; car l'accident des poissons rouges lui trottait dans la tête, et elle avait la vague idée qu'il fallait les recueillir tout de suite et les remettre sur leur banc, sans quoi ils mourraient.

— « Les débats ne peuvent continuer, » dit le Roi d'un ton très grave, « avant que tous les membres du jury aient repris régulièrement leurs places — tous, » répéta-t-il en appuyant énergiquement sur ce mot, tandis qu'il regardait Alice avec une grande fixité.

Alice porta les yeux sur le banc du jury et vit que, dans sa hâte, elle avait mis le Léopard la tête en bas, et le pauvre petit être, incapable de bouger entre les jambes de ses deux voisins, agitait en l'air une queue

mélancolique. Elle l'eut bientôt sorti de sa mauvaise position et le replaça comme il fallait. « Ce n'est pas que ça puisse avoir une grande importance, » se disait-elle. « Je m'imagine qu'il serait tout aussi utile au procès par un bout que par l'autre. »

Dès que les jurés se furent un peu remis de leur secousse et qu'ils furent de nouveau en possession de leurs ardoises et de leurs crayons, qu'on leur avait ramassés, ils se mirent tous très diligemment à l'œuvre pour écrire une relation de l'incident, à l'exception du Léopard qui paraissait trop bouleversé pour faire autre chose que de rester assis, la bouche ouverte et les yeux au plafond.

— « Que savez-vous de cette affaire ? » dit le Roi à Alice.

— « Rien, » répondit Alice.

— « Rien du tout ? » insista le Roi.

— « Rien du tout. »

— « Voilà qui a beaucoup d'importance, » dit le Roi, s'adressant au jury ; et tous les jurés se mettaient en devoir d'écrire cette parole sur leurs ardoises, quand le Lapin Blanc interrompit.

— « Fort peu d'importance »



ALICE RENVERSE LE JURY!

veut dire Votre Majesté, bien entendu, » dit-il du ton le plus respectueux, mais en fronçant les sourcils et en faisant des grimaces.

— « Fort peu d'importance, voulais-je dire, bien entendu, » se reprit précipitamment le Roi, qui continua à demi-voix : — « beaucoup d'importance — fort peu d'importance — fort peu d'importance — beaucoup d'importance... » comme s'il expérimentait laquelle des deux expressions sonnait le mieux.

Quelques membres du jury écrivirent : « beaucoup d'importance » et d'autres : « fort peu d'importance. »

Alice le remarqua, car elle était assez près pour voir leurs ardoises. « C'est ça qui n'a pas la moindre importance ! » pensa-t-elle.

A ce moment, le Roi, qui depuis quelques instants était très occupé à écrire sur son carnet, réclama le silence et lut : — « Article Quarante-deux du Règlement : — *Toute personne haute de plus d'un kilomètre quittera la salle d'audience.* »

Tout le monde regarda Alice.

— « Je ne suis pas haute d'un kilomètre, » dit Alice.

— « Vous l'êtes, » prononça le Roi.

— « De deux, presque, » ajouta la Reine.

— « Eh bien, je ne sortirai point, en tout cas, » dit Alice. « D'ailleurs, ce n'est pas un article du Règlement. Vous venez de l'inventer pour la circonstance. »

— « C'est la plus ancienne disposition du Règlement, » dit le Roi.

— « Alors, ce devrait être l'article un ! » objecta Alice.

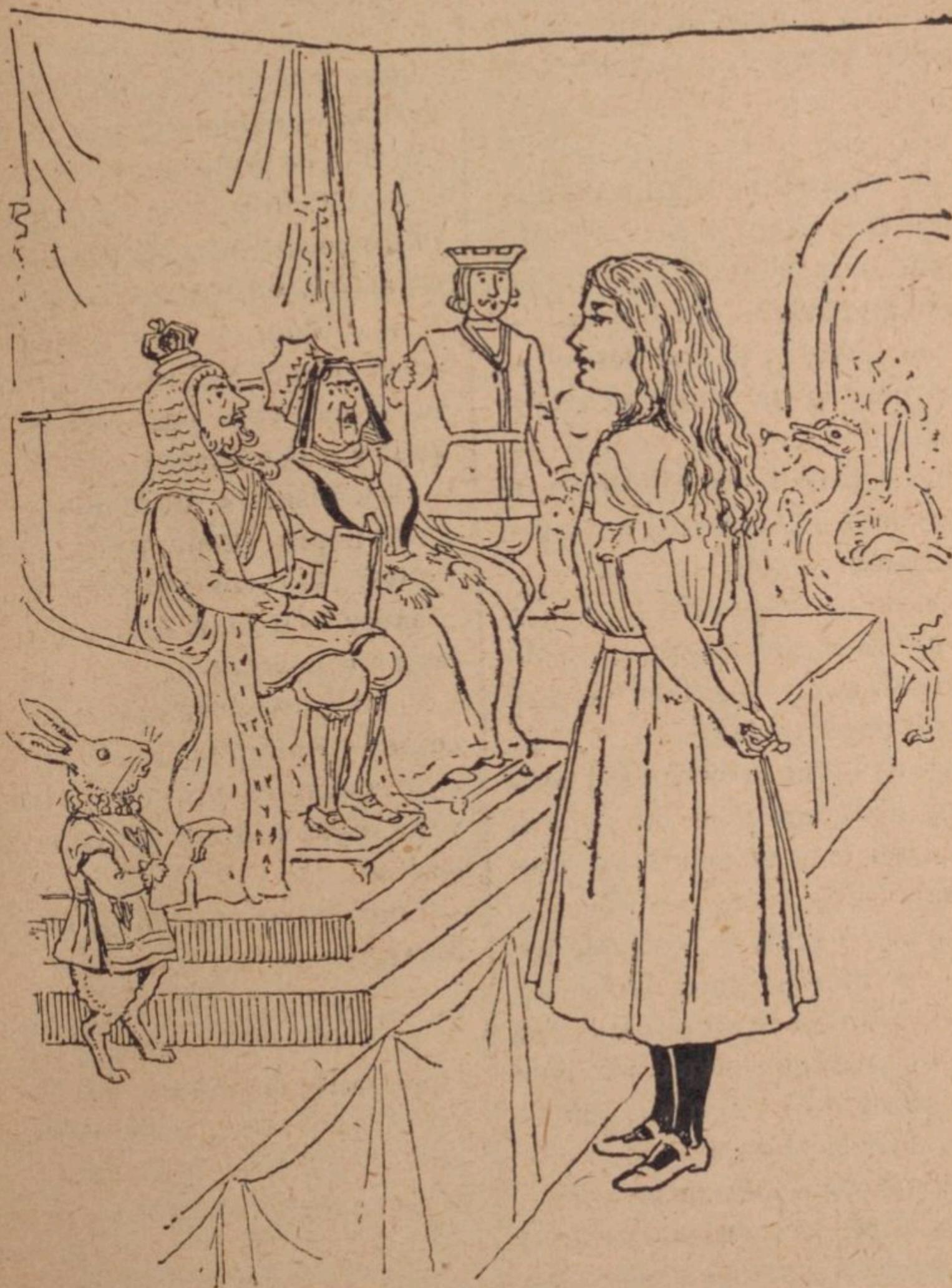
Le Roi pâlit et se hâta de fermer son carnet. — « Délibérez sur votre verdict ! » dit-il au jury d'une voix basse et tremblante.

— « Il y a encore d'autres témoignages à recueillir, s'il plaît à Votre Majesté, » dit le Lapin Blanc en se dressant précipitamment. « Voici un papier qu'on vient de ramasser. »

— « Qu'est-ce qu'il y a dedans ? » demanda la Reine.

— « Je ne l'ai pas ouvert, » dit le Lapin Blanc ; « mais ce paraît être une lettre écrite par l'accusé à... à quelqu'un. »

— « Ce doit être ça, en effet, » dit le Roi ; « à moins qu'elle ne



TOUTE PERSONNE HAUTE DE PLUS D'UN KILOMETRE QUITTERA
LA SALLE D'AUDIENCE.

soit écrite à personne, ce qui n'est pas ordinaire, vous savez. »

— « A qui est-elle adressée ? » demanda un des membres du jury.

— « Elle n'est pas adressée du tout, » répondit le Lapin Blanc. « En fait, il n'y a rien d'écrit à l'extérieur. » Il déplaçait le papier en parlant, et il ajouta : — « Ce n'est pas une lettre, en somme ; c'est une pièce de vers. »

— « Est-elle de l'écriture de l'accusé ? » demanda un autre des jurés.

— « Non, » dit le Lapin Blanc, « et c'est ce qu'il y a de plus bizarre. » — Tout le jury parut déconcerté.

— « Il doit avoir imité l'écriture d'un autre, » dit le Roi. — Tout le jury reprit sa sérénité.

— « S'il plaît à Votre Majesté, » dit alors le Valet accusé du vol ; ce n'est pas moi qui l'ai écrite, et on ne peut pas prouver que c'est moi : il n'y a pas de signature au bas. »

— « Si vous n'avez pas signé, » dit le Roi, « cela ne fait que rendre votre cas plus mauvais. Vous deviez avoir une intention coupable ; autrement, vous au-

riez signé votre nom, comme un honnête homme. »

Tout le monde claqua des mains ; c'était la première chose un peu intelligente que le Roi eût dite ce jour-là.

— « Cela prouve sa culpabilité, bien entendu, » dit la Reine. « Par conséquent, qu'on lui... »

— « Cela ne prouve rien de pareil, » s'écria Alice. « Eh quoi ! vous ne savez pas même ce qu'il y a là-dedans ! »

— « Lisez ! » dit le Roi.

Le Lapin Blanc mit ses lunettes. — « Où dois-je commencer, s'il plaît à Votre Majesté ? » s'enquit-il.

— « Commencez au commencement, » dit gravement le Roi ; « et continuez jusqu'à ce que vous soyez à la fin. Alors, arrêtez ! »

Voici les vers que lut le Lapin Blanc :

Vous seriez, ai-je appris, allé jusque
[chez elle

Pour me recommander à lui.
Elle a dit que j'étais un serviteur fidèle,
Mais pas nageur — et ça m'a nui.

Que je ne parlais pas, il le leur a fait
[dire.

— Vous et moi savons que c'est vrai.
Si pourtant elle avait poussé la chose
[au pire,
Qui sait ce qu'il vous adviendrait ?



LE LAPIN BLANC APPORTE UN AUTRE TÉMOIGNAGE.

Il en eut deux de lui, j'en avais un
[pour elle;

Vous en donnâtes trois pour nous.
Bien que tout fût à moi naguère, la
[nouvelle
Est que de lui tout passe à vous.

Si l'on nous impliquait, elle ou moi,
[dans l'affaire,

Il s'en remet encore à vous
Pour leur donner aussi la liberté plé-
[nière
Telle que nous la voulons tous.

Mon idée est que vous fûtes le grand
[obstacle

— Avant qu'elle eût eu cet accès
Mis devant elle et nous en travers du
[miracle

Que nous invoquions sans succès.

En tout cas, ayez soin qu'elle ne puisse
[pas croire

Qu'elle les aimait surtout, eux!
Ce secret ne doit pas quitter notre
[mémoire;

Nous ne le saurons que nous deux.

— « C'est le témoignage le plus important que nous ayons recueilli jusqu'à présent, » dit le Roi en se frottant les mains. « Donc, maintenant, que le jury.... »

— « Si l'un quelconque des jurés peut expliquer ce morceau, » dit Alice — elle avait tellement grandi qu'elle n'avait pas la moindre peur d'interrompre le Roi — « je lui donne dix sous. Pour moi, je ne

crois pas qu'il y ait un atome de sens là-dedans. »

Tout le jury écrivit sur ses ardoises : « *Elle ne croit pas qu'il y ait un atome de sens là-dedans ;* » mais aucun des membres ne tenta d'expliquer la pièce de vers.

— « S'il n'y a pas de sens dedans, » dit le Roi, « cela nous épargne un monde de tracas, vous savez, car nous n'avons plus besoin d'essayer d'en trouver. Et cependant je ne sais pas, » continua-t-il en déployant le papier sur son genou et en le regardant d'un œil ; « il me semble que j'y vois quelque sens, au bout du compte.... *Mais pas nageur....* Savez-vous nager, dites-moi ? » demanda-t-il en s'adressant au Valet.

Celui-ci secoua tristement la tête. — « Est-ce que j'en ai l'air ? » dit-il en guise de réponse. — Et certainement il ne l'avait pas, étant entièrement fait en carton.

— « Très bien, jusqu'ici, » dit le Roi qui poursuivit, en se murmurant les vers à lui-même : « *Vous et moi savons que c'est vrai.... Vous s'applique au jury, bien entendu... Il en eut deux de lui, j'en avais un pour elle...*



« OU DOIS-JE COMMENCER, MAJESTÉ ? »

parbleu ! ce doit être ce qu'il a fait des gâteaux, des tartellettes, vous savez.... »

— « Et la suite : ... *de lui tout passe à vous !* » objecta Alice.

— « Eh bien ! les voilà ! » fit le Roi avec un accent de triomphe en montrant les tartellettes sur la table. « Rien ne saurait être plus clair que cela. Et puis — *avant qu'elle eût eu son accès...* vous n'avez jamais eu d'*accès*, ma chère, je pense ? » dit-il à la Reine.

— « Jamais ! » répondit la Reine d'un air furieux, et elle jeta un encrier à la tête du Léopard. — L'infortuné petit Bill avait cessé d'écrire sur son ardoise avec son doigt, après avoir remarqué que ça ne laissait pas de trace ; mais il se mit précipitamment à l'œuvre, en se servant, aussi longtemps qu'il y en eut, de l'encre qui lui ruisselait sur le visage.

— « Alors ce passage ne vous touche pas : « (Il n'a pas chez vous d'*accès* ?) » reprit avec un sourire le Roi qui jeta un regard circulaire sur les jurés et sur la salle. Partout le plus morne silence !

— « C'est un jeu de mots ! »

ajouta le Roi d'un ton irrité ; et tout le monde se mit à rire.

— « Que le jury délibère sur son verdict ! » reprit le Roi, pour la vingtième fois environ dans la journée.

— « Non, non ! » dit la Reine. « La sentence d'abord ; le verdict après ! »

— « Sottise et folie ! » dit Alice à voix haute. « En voilà une idée, de porter la sentence d'abord ! »

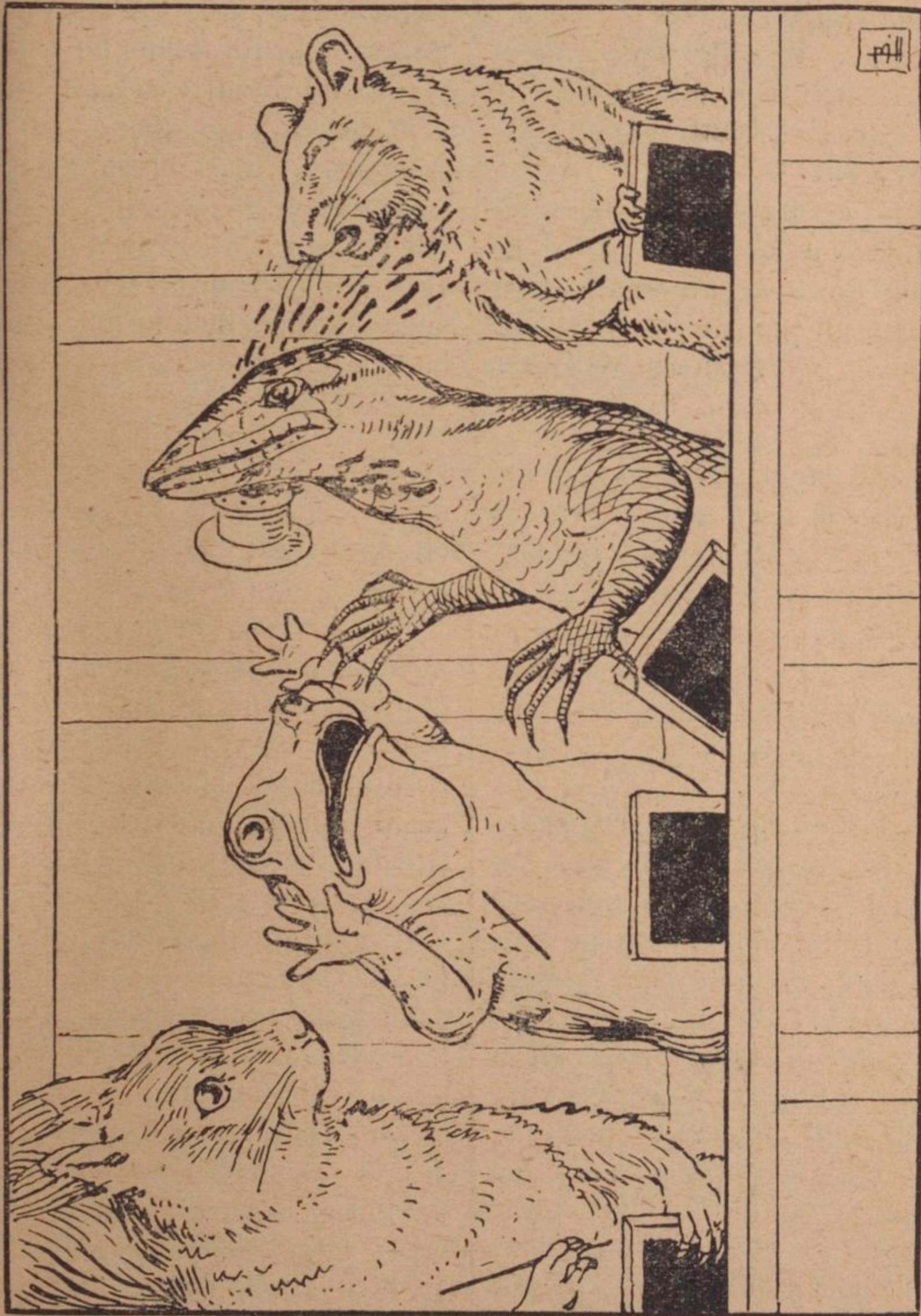
— « Taisez-vous ! » dit la Reine, devenue pourpre.

— « Je ne veux pas me taire ! » répliqua Alice.

— « Qu'on lui coupe la tête ! » cria la Reine aussi haut qu'elle put. Personne ne bougea.

— « Qui s'occupe de vous ? » riposta Alice, qui, à ce moment-là, avait regagné sa taille naturelle ; « vous n'êtes rien qu'un vieux paquet de cartes ! »

A ces mots, tout le paquet s'éleva dans l'air et retomba en voltigeant sur elle. Elle jeta un petit cri de peur mêlée de colère, et fit un mouvement pour les écarter ; mais elle se trouva couchée sur le banc de gazon, sa tête dans le giron de sa sœur, qui chassait doucement d'une caresse quelques feuilles



BILL LE LÉZARD REÇOIT A LA TÊTE UN ENCRIER.

mortes tombées des arbres sur son visage.

— « Réveillez-vous, Alice, ma chérie ! » disait sa sœur. « Quel long, long somme vous avez fait ! »

— « Oh ! j'ai fait aussi un si drôle de rêve ! » dit Alice. Et elle raconta à sa sœur, aussi bien qu'elle se les rappelait, toutes ces étranges aventures

qu'elle avait eues et que vous venez de lire ; et lorsqu'elle eut fini, sa sœur lui donna un baiser en lui disant : « C'est un rêve curieux, ma chérie, certainement ; mais maintenant courez prendre votre thé, il se fait tard. » Alice se leva donc et courut à la maison, repassant encore dans sa tête le merveilleux songe qu'elle avait fait.

Sa sœur était restée à la même place, la tête appuyée sur sa main, contemplant le coucher du soleil et pensant à la petite Alice et à toutes ses prodigieuses aventures, tant et si bien qu'elle se mit aussi à rêver tout éveillée, en quelque sorte, et voici quel fut son rêve :

D'abord elle rêva de la petite Alice elle-même : de nouveau les petites mains se croisèrent sur son genou et les yeux brillants et candides interrogèrent les siens ; elle entendit les inflexions de sa voix ; elle vit le drôle de petit mouvement de tête dont elle avait l'habitude de rejeter les cheveux folâtres qui s'obstinaient à lui entrer dans les yeux ; et pendant qu'elle l'écoutait, ou semblait

l'écouter, tout l'espace autour d'elle s'anima de la vie des étranges créatures qui avaient peuplé le rêve de sa sœur.

Les longues herbes bruisaient à ses pieds, tandis que le Lapin Blanc passait, trotinant en hâte ; — la Souris effrayée faisait clapoter en nageant la mare voisine ; — elle entendait le cliquetis des tasses pendant que le Lièvre de Mars et ses amis prenaient leur interminable repas, et la voie aiguë de la Reine ordonnant l'exécution de ses malheureux invités ; — le bébé devenu cochon éternuait encore sur les genoux de la Duchesse, en même temps que plats et assiettes se brisaient à grand fracas autour de lui ; — une fois de plus le



LE PAQUET DE CARTES RETOMBA EN VOLTIGEANT SUR ELLE.

cri du Griffon, le grincement du crayon sur l'ardoise du Léopard et le grognement étouffé des cochons d'Inde mis dans le sac emplissaient l'air, mêlés aux sanglots lointains de l'infortuné Mock Turtle.

Elle restait donc assise ainsi, les yeux clos, croyant elle-même à demi à l'existence du Pays des Merveilles, tout en sachant qu'elle n'avait qu'à rouvrir les paupières pour que tout revînt à la morne réalité ; — alors, le vent seul ferait bruire les herbes, et la mare ne se riderait plus qu'au balancement des roseaux ; — le cliquetis des tasses à thé ferait place au tintement des clochettes balancées au cou des moutons, et les cris perçants de la Reine à la voix du petit berger ; — les éternuements du bébé, les clameurs du Griffon et tant d'autres bruits bizarres se transformeraient — elle le savait avec certitude — en ces rumeurs confuses qui montent de la

cour de ferme animée par le travail et la vie, et le meuglement des bestiaux dans le lointain succéderait aux sourdes et navrantes plaintes de Mock Turtle.

Enfin elle se représenta cette même petite sœur, qu'elle aimait et protégeait, devenue plus tard femme à son tour ; elle la vit, gardant à travers son âge mûr le cœur simple et aimant de son enfance, rassembler autour d'elle d'autres petits enfants, dont elle faisait briller les yeux avides au récit de mainte étrange histoire — peut-être même de ce rêve au Pays des Merveilles fait par elle tant d'années auparavant — sympathiser avec leurs peines simples et brèves, mais si vives, et trouver du plaisir à leurs joies naïves, tandis qu'elle se rappellerait sa propre vie d'enfant et l'enchanteresse succession des jours d'autrefois, que le bonheur ensoleillait comme un perpétuel été.

CHO KOHLER



DELICIEUX CHOCOLAT FONDANT

Notice. — En rappelant le numéro 32 demander à la maison PETER et KOHLER, 35, Boulevard des Capucines, PARIS, l'étui-échantillon, qui sera envoyé gratuitement et franco.



LE LOUP ET LA CIGOGNE Fable LI.

J.B. Oudry del.

P. Aveline sculp.

Apprenez les FABLES de LA FONTAINE

dans la jolie édition de la BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE, la plus attrayante de toutes, contenant une foule de charmantes gravures comme celle-ci.

En deux volumes. Chaque vol., br. 1 fr.; relié toile souple. 1 fr. 30

En un seul volume reliure demi-peau, tête dorée, très élégante. 4 fr. 50

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris (Envoi franco contre mandat; pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.) et chez tous les libraires.

Tous les écoliers ont besoin d'un

DICTIONNAIRE LAROUSSE



C'est aussi un livre indispensable dans la famille. Les petits **Dictionnaires Larousse** sont les meilleurs de tous les dictionnaires manuels, les plus complets, les plus pratiques, les mieux illustrés. Ils sont

toujours
à jour.

Trois éditions :

Petit Larousse illustré. 1 664 pages, 5 800 gr., 130 tableaux dont 4 en coul., 120 cartes dont 7 en couleurs. **5 fr.**

Dictionnaire complet illustré, 1 464 pages, 2 500 gravures, 24 cartes, 56 drapeaux en coul. **3 fr. 50**

Nouveau Dictionnaire illustré, 1 224 pages, 2 000 gravures, 24 cartes, 56 drapeaux en coul. **2 fr. 60**

Envoi franco contre mandat-poste.

(Pour le *Petit Larousse illustré*, ajouter 1 fr. pour frais d'envoi dans les localités non desservies par le chemin de fer et à l'étranger.)

En vente chez tous les libraires et marchands de journaux.

UN JOLI CADEAU

**LES 24 PREMIERS
LIVRES ROSES**

dans un charmant étui décoré

Prix net: 3 fr. 90 franco. France, 4 fr. 75. Étranger, 5 fr. 25.



Reproduction réduite de l'étui contenant
les 24 premiers volumes des *Livres roses*.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 43-47, rue Montparnasse, PARIS
et chez tous les Libraires et Marchands de journaux.